

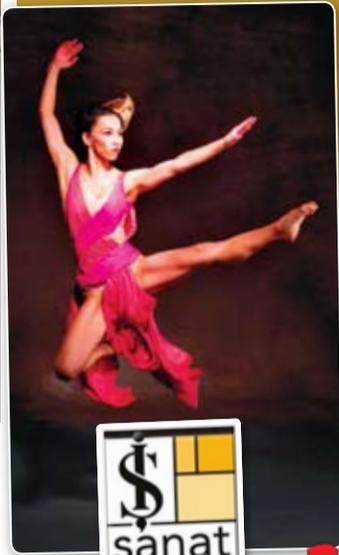


Changer le cliché du photographe avec Pinar Demiral

Jeune et dynamique, Pinar Demiral regarde le monde avec des yeux de voyageur et nous raconte sa vie de photographe.

(lire la suite page 10)

Etoiles et premières au programme de la 12^{ème} saison à İş Sanat



L'Orchestre Philharmonique de Borusan d'Istanbul et Efe Baltacıgil feront l'ouverture de la nouvelle saison d'İş Sanat le 25 octobre prochain.

La 12^{ème} saison accueillera également bien d'autres étoiles, comme Martha Graham, Paco De Lucia, Valery Gergiev et Julia Fischer.



Ardan Özmenoğlu : refusée pour la Biennale

« I am not a Biennial artist » sourit Ardan Özmenoğlu qui nous présente sa vision des traditions et des symboles turcs.

(lire la suite page 6)

Aujourd'hui la Turquie

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal

8 TL - 3,50 euros

www.aujourdhuilaturquie.com

N° ISSN : 1305-6476

Le Journal francophone de la Turquie numéro 78, Octobre 2011



En octobre, trois concerts exceptionnels de Jazz à NDS
 Elif Çağlar Quartet - 5 octobre
 Jef Giansily Quartet - 7 octobre
 Duo Daltin-Labbé - 8 octobre
 (lire la suite page 9)



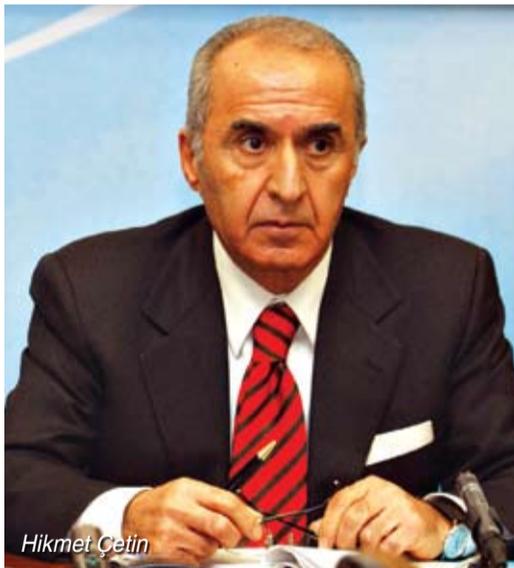
L'Occident, l'Afghanistan et le terrorisme

Le 11 septembre 2011 marquait le 10^{ème} anniversaire des attaques terroristes sur le sol américain. Cet événement a été le point de départ d'une lutte américaine contre le terrorisme qui les conduira à une intervention militaire en Afghanistan. Ancien ministre des Affaires étrangères turc, expert en question afghane ainsi que de l'OTAN, Monsieur Hikmet Çetin fait un bilan de l'intervention en Afghanistan.

Le 11 septembre 2011 a changé en quelle sorte le destin de l'Afghanistan. Que s'est-il passé et où en sommes-nous aujourd'hui ?

Le 11 septembre a ouvert une nouvelle ère non seulement aux Etats-Unis et en Europe, mais aussi en Afghanistan. En effet, les attaques ont été jugées comme un acte de Al-Qaïda, d'origine afghane, et la décision prise par le Conseil de Sécurité de l'ONU condamnant ces attaques a encouragé le monde entier à soutenir une intervention en Afghanistan. Les Américains ont demandé l'extradition d'Oussama Ben Laden, mais le gouvernement afghan de l'époque, d'origine talibane, l'a refusée, ce qui a provoqué l'intervention américaine. Les autorités américaines visaient d'abord à liquider le gouvernement d'origine talibane et à fermer les camps d'entraînement des groupes terroristes. Et ensuite, elles aspiraient à établir la stabilité économique et politique dans ce pays. La première mission a été facilement accomplie. Mais concernant la seconde mission, on peut dire qu'il y a une

partie qui a réussi, et une autre partie qui a échoué. A titre de réussite, on peut citer les développements en terme d'économie et d'infrastructure : on a construit beaucoup d'hôpitaux, de cliniques et d'écoles, les femmes sont redevues actives dans la vie quotidienne. Sous le gouvernement taliban par exemple, les femmes n'avaient pas le droit d'être scolarisées. Soit elles recevaient une éducation de façon illégale, soit elles partaient au Pakistan ou en Inde. Actuellement, un tiers des élèves de l'école primaire sont des filles. On a également construit l'auto-



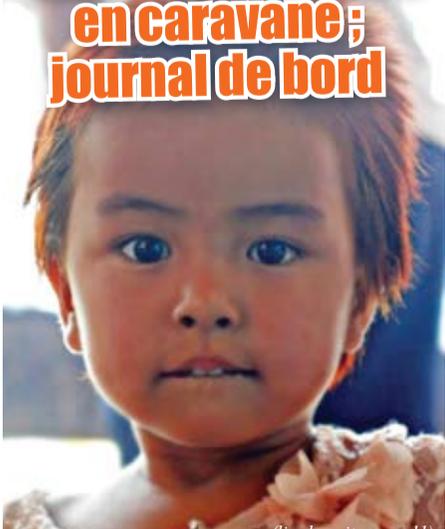
Hikmet Çetin

route Kandahar - Karachi, ce qui permet à l'Afghanistan l'accès à la mer. On a établi un système financier, monétaire et militaire. Pourtant, tout cela n'a pas suffi à instaurer la sécurité. En effet, depuis 2005, la situation s'est même empirée. Les attentats-suicides et le terrorisme sont toujours présents. **Pourquoi la situation est-elle devenue pire après 2005 ? Y a-t-il des raisons précises ?** Tout d'abord, beaucoup d'erreurs ont été commises au plan international. Pour n'en citer qu'une, le gouvernement provisoire n'est pas parvenu à

représenter toute la population du pays. Rappelons que le Taliban est une réalité de ce pays. Mais il a été complètement écarté lors de la constitution du gouvernement. Deuxièmement, les aides humanitaires pour la reconstruction n'ont pas été assez rapides. Troisièmement, le nombre des soldats internationaux était insuffisant. Cela est majoritairement dû à la guerre en Irak. A mon avis, l'Afghanistan aurait pu être dans une situation complètement différente si la guerre d'Irak n'avait pas eu lieu. En effet, les Américains se sont concentrés sur l'Irak, et l'Afghanistan est passé en second plan. C'est pourquoi ni les demandes du peuple afghan, ni les attentes des pays membres de l'OTAN n'ont été satisfaites. Au sein de l'OTAN, on a cru que la question afghane serait très vite résolue. Les demandes du peuple afghan et de son gouvernement n'ont pas été satisfaites non plus, malgré le fait qu'ils aient élu leur président pour la première fois de leur histoire.

(lire la suite page 3)

Traverser la Chine en caravane ; journal de bord



(lire la suite page 11)

« Lire le lendemain »



Hüseyin Latif

En Turquie, on appelle tirage les chiffres de ventes nets des quotidiens. En français, par contre, le mot « tirage » désigne le nombre d'exemplaires imprimés. Impression ou vente... L'important, finalement, est de se faire une idée. En Turquie trente-six journaux quotidiens, que l'on affirme contrôlés, sont publiés. Leur vente totale représente de 4 445 000 exemplaires. Zaman apparaît comme le plus vendu. Ces derniers temps, la vente en kiosque de ce journal vendu à 750 000 exemplaires était de seulement 20 000.

(lire la suite page 5)

Les journées du patrimoine



La Tour Zamansky

Le 18 et 19 septembre, la France ouvrait les portes de son patrimoine au public.

(lire la suite page 5)

GEORGES HÔTEL

Un nouveau concept d'hôtels pour les amoureux de l'art de vivre à la française. www.georghotel.com



(lire la suite page 7)

Kaléidoscope 21

Un Mois de Répit?



* Gül Günver Turan

Ayant discuté en août des données économiques en hausse, qui contredisaient alors des enjeux politiques et sociaux bien difficiles, de la nécessité de bien planifier et voir les choses, l'article se terminait par la phrase suivante « Pourquoi ne pas discuter ces plans à court et moyen termes en Septembre où tout sera peut être moins chaud. »

Mais il m'a fallu un mois de répit. Un mois passé à essayer de terminer tout ce qui s'était accumulé lors de cette année académique. Un mois ou les événements qui suivirent nous ont bien étonné. Et je reprends... Un syndrome Nassérien semble avoir envahi les dirigeants de la politique extérieure de la Turquie ainsi que de son Premier ministre. On joue au grand leader, sorte de « grand frère » musulman prêt à aider les nouveaux gouvernants du Proche Orient et leurs peuples à comprendre et instaurer un système démocratique, laïc et libéral. Tolérance religieuse, responsabilité de l'état pour assurer une position «équidistante a l'égard de toutes les religions», et État laïc furent, à la surprise de nous tous, moi y compris, les thèmes essentiels plaidés lors de la visite du PM Erdoğan en Égypte, Tunisie et Liban le mois dernier.

D'un autre côté, on a mis en garde et condamné l'Israël pour son attitude vis à vis des Palestiniens, on a réduit les relations diplomatiques avec l'Israël à leur plus bas niveau, on les a sanctionnées, et eux ripostent en annonçant des aides aux mouvements séparatistes kurdes. On parle d'action militaire contre les Chypriotes Grecs, décidés à effectuer des forages en mer pour extraire du gaz et pétrole en Méditerranée. Forages qui, selon le gouvernement turc, ne devraient être entamés que si le Chypre est à nouveau réunie. On condamne aussi le régime baasiste et l'on se dit prêt à aider ceux en Syrie qui s'y opposent. On se décide à augmenter la force navale turque en Méditerranée. A quoi tous ces nouveaux développements mèneront-ils ? A un recours à la force ?

On cherche à renforcer le prestige de la nation, en faisant oublier les im-

passes politiques qui existent dans le pays, sans toutefois les avoir réglées pacifiquement dans l'immédiat. On bombarde ainsi les membres du PKK campés au Nord de l'Irak, on parle même d'une nouvelle intervention terrestre au Nord de l'Irak, et on oublie les membres du BDP qui n'ont pas encore rejoint les rangs des autres membres du parlement.

Nous sommes au sein d'une région où tout semble pour le moment déstabilisé, où les anciens centres d'influences semblent avoir perdu leur pouvoir stratégique. A l'ouest, la Grèce est préoccupée par sa crise économique, tandis qu'à l'est, l'Iran se retrouve isolé depuis que la Syrie est au bord d'un changement politique radical. Au Sud, l'Irak reste l'Irak, l'Arabie Saoudite et tous ses voisins se voient bien affaiblis par leurs problèmes politiques intérieurs. Leurs priorités sont aujourd'hui différentes.

La Turquie semble être le seul pays à avoir une position stratégique stable, mais il lui faut faire attention à ne pas être vu comme un « allié encombrant », difficile à contrôler, qui n'en fait qu'à sa tête. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle, pour amadouer son plus grand allié, les États Unis, la Turquie a accepté l'implantation du bouclier antimissile de l'Otan sur son sol, et s'est engagée à lutter contre le terrorisme auprès de ses alliés.

Alliés qui ont du mal à agir de façon concertée et à mettre sur pied un plan économique commun. Au début de l'été, l'agenda portait sur le sujet des dettes et des consolidations budgétaires. Les « ups and downs » à répétition de leurs marchés financiers, la crainte d'un redoublement de la récession les forcent aujourd'hui à se concentrer sur un plan de relance qui permettrait une croissance forte, durable et équilibrée. Mais de nombreuses lacunes subsistent : il n'y a pas de remède unique, ni solidarité commune entre les pays développés, pas d'intégration totale de l'union européenne...

Pour toutes ces raisons, la solution à ces problèmes reste difficile à trouver. D'autre part, la Chine et la Turquie continuent de se développer. Tout ceci me ramène à la même conclusion que celle émise fin août: que faire à court et moyen terme pour remédier à ces crises ?

* Gül Günver TURAN
Université OKAN
gulgunver.turan@okan.edu.tr

« La révolte » de Mahmoud Abbas



* Mireille Sadège

Après les révoltes dans les pays de l'Afrique du Nord, du Moyen-Orient et le mouvement des indignés en Europe, c'est au tour du président de l'Autorité palestinienne de faire « sa révolte ».

Ainsi, celui qui fut longtemps un interlocuteur docile de l'Occident vient de déposer une demande de reconnaissance pleine et entière de l'Etat palestinien au Conseil de sécurité de l'ONU et ce malgré l'opposition des États-Unis et des pays européens.

La demande de Mahmoud Abbas a montré d'abord que la question du conflit Israélo-Palestinien restait encore centrale sur la scène internationale malgré « le Printemps arabe ». Et qu'en suite, la Palestine jouissait d'un important soutien notamment parmi les puissances émergentes comme la Chine et le Brésil.

Cette action, très forte, de M. Mahmoud Abbas résulte en fait de l'impasse dans laquelle sont entrées les négociations de paix avec Israël, ainsi que l'échec de la stratégie américaine de M. Abbas. En effet, ce dernier avait misé sur la diplomatie américaine afin qu'elle convainque Israël d'accepter les négociations de paix.

Il est vrai que les Américains sont d'une part les alliés d'Israël et d'autre part disposent d'une présence stratégique importante au Moyen-Orient, ce qui fait d'eux un intermédiaire idéal pour la résolution du conflit Israélo-Palestinien. A cet égard, rappelons les propos de M. Obama qui promettait que ce conflit serait l'une des ses priorités et qu'il n'attendrait pas la fin de son mandat pour s'y

intéresser. Seulement, trois ans après, l'échec de l'action d'Obama pour la résolution de ce conflit est sans conteste. Les États-Unis ont même déclaré qu'ils opposeront leur veto contre la demande de M. Mahmoud Abbas. Pour le président Obama, il n'y a « pas de raccourci pour parvenir à la paix au Proche-Orient » et que la paix doit être négociée directement entre les deux pays.

Mais force est de constater que depuis les accords d'Oslo, les négociations de paix entre les deux pays n'avancent pas, ce qui met en évidence la nécessité d'une intervention extérieure afin de faire avancer les négociations et instaurer la paix qui passe par la reconnaissance de deux États indépendants : Israël et Palestine.

Alors devant l'impuissance du président américain de jouer le rôle d'intermédiaire et face à l'enlisement de la demande de M. Abbas à l'ONU, le président français Nicolas Sarkozy a proposé une voie alternative qui est le statut de l'Etat associé (dans ce cas, la demande est déposée à l'Assemblée générale de l'ONU et non au Conseil de sécurité) mais sans succès. Cette action a manqué d'offensive diplomatique car le président Sarkozy a agi seul sans le soutien de ses partenaires européens.

Pour finir, les Palestiniens sont conscients que la demande déposée par M. Mahmoud Abbas n'a aucune chance d'aboutir. Néanmoins, elle pose la question de deux États indépendants. C'est aussi un appel à l'Union européenne afin qu'elle se dote d'une véritable politique pour la résolution de ce conflit et qu'elle ne reste plus une simple spectatrice.

* Mireille Sadège, rédactrice en chef
Docteur en histoire des relations internationales

La Turquie, candidate officielle à l'organisation des Jeux Olympiques de 2020

Malgré cinq échecs consécutifs en 2000, 2004, 2008 et 2012, l'annonce a été officialisée par le Premier ministre Recep Tayyip lors d'une intervention télévisée le 13 août dernier. « Nous annonçons au monde notre candidature pour les Jeux Olympiques de 2020, que nous considérons extrêmement importants pour notre pays et notre peuple ». Et d'ajouter « Nous nous portons candidats, car les valeurs du sport et l'esprit des Jeux Olympiques apportent une grande contribution à l'établissement de la paix dans le monde. »

La Turquie, enfin prête

Le Premier ministre a en outre souligné que les financements nécessaires seront débloqués, sachant à juste titre, qu'un tel rendez-vous international boosterait les investissements et les appels d'offres indispensables pour que le pays soit prêt pour leur organisation, a rapporté l'agence de presse Anatoli. « Nous pouvons dire que les infrastructures (de la ville) sont prêtes et que pour les superstructures, nous pouvons mener à

terme les investissements nécessaires rapidement et facilement ».

La Turquie, une candidate à prendre au sérieux
Même si la concurrence s'annonce rude - Tokyo, Madrid et Rome sont déjà déclarées, la



Turquie semble plus prête que jamais. Rappelons à ce sujet, qu'elle accueille notamment un Grand Prix de Formule 1. Elle a déjà organisé le Championnat du monde de basketball en 2010, les Universiades d'été de 2005 et d'hiver 2011 et la finale de la Coupe de l'UEFA de 2008-2009. En 2002, sortait de terre la plus grande enceinte de football de Turquie, le stade olympique Atatürk d'Istanbul, d'une capacité de 75000 spectateurs, conforme aux standards internationaux du Comité International Olympique (CIO) et à ceux des fédérations de football et d'athlétisme.

* Ülker Akyol

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet
www.ajourdhuilaturquie.com

L'Occident, l'Afghanistan et le terrorisme

(Suite de la page 1)

En revanche, l'Al-Qaïda et Taliban se sont renforcés, ils ont trouvé des nouveaux financements et ont développé de nouvelles stratégies. Par exemple, ces groupes terroristes ont évité le combat de front avec les soldats de l'OTAN, sachant qu'ils allaient sûrement perdre, et ils ont lancé les attentats-suicides, jusqu'alors totalement étrangers à la culture afghane. Ces attentats qui ont commencé en 2006 étaient inspirés de ceux des groupes terroristes en Irak. Une autre raison très importante pour expliquer



l'échec en Afghanistan, c'est le fait que le Pakistan, le pays-clé pour la solution de la question afghane, n'a pas été suffisamment sollicité pour collaborer. Pourquoi le Pakistan est-il un pays-clé ? Tout d'abord, ils ont une frontière commune de 200-250 km. De plus, autour de cette frontière, vit le même peuple : les Pachtones, 12 millions du côté afghan et 25-26 millions du côté pakistanais. Ensuite, au nord du Pakistan, il y a à peu près 15.000-20.000 médressés (écoles) qui rassemblent des milliers de musulmans pour leur donner une éducation terroriste, et il n'y a aucune forme de contrôle sur ces médressés. Et enfin, la présence, dans ce pays, de 3 millions de réfugiés dont l'avenir est incertain. La négligence de tous ces facteurs a conduit à la réapparition du terrorisme.

Quand j'étais Ministre des Affaires étrangères, on savait déjà que le gouvernement Taliban menait un régime dur, mais les autorités américaines et européennes ne le prenaient pas au sérieux. C'est pourquoi je pense que l'Occident est moralement responsable de la question afghane. Ce dernier a pensé qu'il n'avait rien à faire avec l'Afghanistan après la chute du régime soviétique. Ainsi le contrôle du peuple afghan libéré du joug soviétique est passé aux mollahs, et le monde entier l'a tout simplement laissé faire.

Que peut-on dire des Européens et de leur approche envers l'Afghanistan ?

Les Européens n'ont jamais été très actifs en Afghanistan. Ils ne veulent pas prendre les mêmes risques que les Américains.

Comment jugez-vous les actions menées contre le terrorisme ?

Il faut en finir avec l'idée que tuer des terroristes met fin au terrorisme. Or tuer le terrorisme et tuer les terroristes ne sont pas des choses identiques. Il faut trouver les facteurs qui conduisent au terrorisme. Les autorités occidentales ont cru que tuer le leader d'un groupe terroriste et bombarder ses camps suffiraient à résoudre les problèmes.

Qu'aurait-on dû faire alors pour empêcher Al-Qaïda ?

Tout d'abord, il faut gagner la confiance du peuple, car si ce dernier ne vous soutient pas, vous ne pourrez pas réussir. Et pour cela, il faut instaurer et maintenir la sécurité. Il faut aussi assurer des bonnes conditions de vie pour le peuple. Or cela n'a nullement été le cas en Afghanistan. Les conditions n'ont pas été améliorées et les gouvernants locaux ont été corrompus. C'est pourquoi le peuple n'a pas soutenu l'intervention internationale. Selon un sondage mené en Afghanistan, moins de 20% soutenaient le Taliban tandis que seuls 15% soutenaient le gouvernement. A peu près 70% du peuple étaient dans l'attente d'un autre pouvoir. Mais ces 70% ne voyant pas l'aide concrète des autorités internationales, ils ont commencé petit à petit à soutenir

le Taliban. Ce dernier est allé dans tous les coins oubliés de l'Afghanistan, il a délivré le message « Je suis présent ici dans ces tout petits villages. Où est l'Etat ? ». Le Taliban

a également proposé son aide (les médressés au Pakistan) pour les familles qui n'avaient pas les moyens d'envoyer leurs enfants à l'école. Une autre spécificité du Taliban, c'est qu'il est composé d'autochtones d'origine afghane, et qu'il ne se présente pas comme un groupe terroriste international. Le Taliban, contrairement à Al Qaïda, n'a mené aucune attaque hors des frontières afghanes. Il faut instaurer un dialogue avec le Taliban, avec les gens de la région.

C'est qui le Taliban ? Une personne ? Il serait bien soit de dire avec « les Talibans » ou avec « le régime Taliban »

Oui, absolument. Cela n'a pas été fait jusqu'à présent, mais il y a encore des possibilités d'entente.

Y-a-t-il des efforts...

Oui, on a composé un conseil international de 15 personnes dont je suis membre qui s'appelle International Task Force for Afghanistan. Nous avons travaillé pendant un an et demi, nous sommes allés en Afghanistan, nous avons fait des réunions avec les membres du Taliban au Pakistan. Finalement on a rédigé un rapport dans lequel nous listons tous nos conseils. Notre principal conseil, c'est l'exigence d'un dialogue avec le Taliban. Tout le monde est d'accord sur le principe, mais les opinions divergent dans les détails. Par exemple, certains pensent qu'il y a deux Talibans, un idéologique et l'autre non-idéologique, et ils refusent de dialoguer avec le Taliban idéologique. Un autre handicap, c'est qu'on a échoué à lancer une procédure officielle. Il faut un « facilitateur » officiel, qui peut être désigné par décision du Conseil de Sécurité de l'ONU ; cela peut être une personne, une équipe, un pays. L'année 2011 est critique, car les États-Unis commencent le retrait de leurs soldats. 2012 est une année électorale, le peuple américain veut que l'on retire ses soldats.

A votre avis, qui peut être facilitateur ?

Lors de nos séances plénières et nos rencontres avec le Taliban, on a lancé le nom de certains pays : l'Arabie Saoudite, le Qatar et la Turquie. Il semble que le candidat favori soit la Turquie. M. Karzai a même annoncé que la Turquie serait le pays le plus adéquat pour les négociations. La Turquie a de bonnes relations à la fois avec l'Afghanistan et le Pakistan. Mais pour l'instant, il n'y a aucune décision officielle.

Le « Printemps arabe » a-t-il repoussé la question afghane au deuxième plan ?

Malheureusement oui. Ainsi, la question afghane ne prend place au plan international qu'en cas de mauvaises nouvelles. Mais il faut savoir que l'Afghanistan a une importance très particulière car elle constitue un cas expérimental pour l'OTAN. En effet, l'intervention de l'OTAN dans ce pays est à la fois hors zone géographique et hors champ de compétence de l'Alliance. Par ailleurs, l'OTAN y mène, pour la première fois de son histoire, une opération terrestre. Au Kosovo et en Bosnie, c'étaient seulement des opérations aériennes. C'est pourquoi l'OTAN est obligé de réussir.

A votre avis, l'OTAN a-t-il réussi dans ses opérations ?

Pas pour l'instant. Mais il n'a pas le droit de perdre non plus. Il n'a pas ce luxe. S'il se retire de la région, cela signifierait qu'il a perdu la guerre contre le terrorisme. De plus, la raison d'être de l'OTAN sera sérieusement remise en cause. Cette question se pose d'ailleurs depuis la disparition du Pacte de Varsovie. La guerre dans les Balkans a en quelque sorte légitimé l'existence de l'OTAN. Les États-Unis sont conscients de cette probabilité, mais les Européens n'y attachent pas assez d'importance. De plus, si on n'arrive pas à une résolution cette année, la situation sera pire ; le Taliban deviendra encore plus puissant sachant que les Occidentaux (le Canadiens, les Américains, les Français) commencent à retirer leurs soldats.

Certains pensent en Europe : « Pourquoi ne pas laisser le gouvernement aux mains des Talibans ? »...

Le risque, c'est la guerre civile en Afghanistan, ce qui nécessiterait une autre intervention de l'Occident. En effet, le Taliban est un mouvement pachtoun, mais il existe d'autres ethnies dans ce pays comme les Tadjiks, les Turkmènes ou même certains Pachtones qui s'opposeraient à un gouvernement de Taliban. Après l'intervention en Libye, l'OTAN

ne peut abandonner l'Afghanistan à son sort. C'est pourquoi le retrait des soldats occidentaux doit être mieux organisé de façon que les soldats et la police afghans les remplacent sans provoquer l'insécurité. Ces derniers ont été améliorés en quantité mais pas en qualité. Il faut aussi leur assurer un meilleur équipement et une meilleure éducation. Par exemple, en Afghanistan, il est impossible de transférer les soldats par les moyens de transport terrestre à cause de la géographie des lieux. Ainsi, l'armée afghane a besoin de moyens aériens, avions et hélicoptères.

Le retrait de l'OTAN de l'Afghanistan signifierait qu'il a perdu la guerre contre le terrorisme, ce qui remettrait sérieusement en cause sa raison d'être.

Le problème de l'Afghanistan a jusqu'à présent toujours été d'origine extérieure. Par cela je veux dire que tous ses voisins et les occidentaux ont voulu construire

leur propre Afghanistan. Chaque partie a soutenu sa propre équipe. La moitié de la population mondiale avoisine l'Afghanistan. Au sud, il y a le Pakistan et l'Inde ; à l'est il y a la Chine ; à l'ouest, il y a l'Iran et au nord, il y a les ex-pays soviétiques d'Asie centrale ou plus globalement la Russie. Tous les voisins doivent être entendus pour atteindre un compromis. En échange, ils doivent garantir et respecter l'intégrité territoriale de l'Afghanistan.

** Propos recueillis par Mireille Sadège et Bilal Müftüoğlu*

İŞBANK
Biz Siz

Pour réussir, il faut faire les bons choix.

Avec sa large gamme de services, son savoir-faire et sa grande expérience acquise depuis de nombreuses années, İşbank GmbH vous accompagne dans vos investissements et vous apporte des solutions personnalisées pour réaliser toutes vos opérations commerciales.

ASSURANCE
VIREMENT DOMESTIQUE ET ÉTRANGER
FINANCEMENT FONDS DE COMMERCE
ENCAISSEMENT CHEQUES ET EFFETS
CREDIT D'EXPLOITATION
CREDIT IMMOBILIER
CAUTION BANCAIRE - GARANTIE
IMPORT - EXPORT AVEC OU SANS FINANCEMENT
CREDIT DE TRESORERIE
FACILITE DE CAISSE
TURKISFUND
ESCOMPTE COMMERCIAL
COMPTES ENTREPRISES
COMPTES A TERME
PRELEVEMENT AUTOMATIQUE
CESSION DE CREANCES (LOI DAILLY)
CREDIT D'INVESTISSEMENT
CREDIT IMMOBILIER

www.isbank.de
01 43 12 93 85

Groupe ISBANK | TÜRKİYE İŞBANKASI



* Ozan Akyurek

Une réforme pour ne plus revivre le scandale du Médiateur ?

En soi, l'objectif est évidemment louable mais le projet de loi « relatif au renforcement de la sécurité sanitaire du médicament et des produits de santé » présenté par Xavier Bertrand le 1er août dernier peut ne pas être suffisant pour empêcher un tel scandale de se reproduire.

Le projet de Loi est passé le 13 septembre dernier devant la Commission des Affaires Sociales de l'Assemblée Nationale avant d'être étudié par les députés le 27 septembre prochain.

En synthèse, le projet de loi comprend 24 articles et s'articule essentiellement autour de trois grands axes : « la transparence des liens d'intérêts », la réorganisation de l'Agence française de sécurité sanitaire des produits de santé (Afssaps) qui devient l'Agence nationale de sécurité du médicament et des produits de santé (ANSM) et le contrôle du médicament.

En outre, le texte prévoit désormais une déclaration publique d'intérêt des personnels dirigeants et experts des agences sanitaires lors de leur prise de fonction afin de prévenir d'éventuels conflits d'intérêts.

La transparence est également mise en avant dans ce projet de loi puisque les laboratoires auront quant à eux l'obligation de rendre publics les avantages qu'ils procurent aux médecins, étudiants, associations, établissements de santé, sociétés savantes, organes de presse spécialisés.

Autre mesure phare annoncée, le Directeur Générale de l'ANSM aura la possibilité de demander des études supplémentaires au moment de l'octroi de l'Autorisation de mise sur le marché (AMM), telles que des études de sécurité et d'efficacité post-autorisation.

Il va sans dire que l'AMM pourra être suspendue, retirée ou modifiée dans l'hypothèse où son détenteur ne respecte pas les conditions d'octroi ou les obligations concernant notamment les études post-autorisation.

A l'évidence, le texte tente à travers ses différentes dispositions de pallier le manque de transparence que le scandale du Médiateur a révélé. Près de neuf mois après l'émotion suscitée par cette affaire, le Ministre de la Santé, Xavier Bertrand, a décidé de présenter un projet de loi dont les origines ont été retrouvées de l'autre côté de l'Atlantique.

En effet, il n'est un secret pour personne que le projet de loi présenté par le Ministre de la Santé s'inspire très fortement du *Government in the Sunshine Act* américain.

A l'instar des Américains, le Gouvernement français cherche à jouer la carte de la transparence en dévoilant au Grand Public toutes les étapes de la vie d'un médicament et ce, pour mettre chacun des acteurs de l'industrie pharmaceutique face à ses responsabilités.

L'exercice n'est pas sans risque et on peut d'ores et déjà s'attendre à une réaction très forte de l'industrie pharmaceutique qui ne verra sans doute pas d'un très bon œil ses relations avec l'ensemble des acteurs de l'industrie pharmaceutique exposées en plein jour.

Mais qu'importe, l'heure est à la transparence.

Sur ce point d'ailleurs, la réaction des industriels du secteur de la pharmacie n'aura pas tardé puisque ces derniers, à travers leurs syndicats patronal, ont critiqué le texte et dénoncé une « réforme détournée de ses objectifs ».

En réalité, les industriels reprochent au Gouvernement de cacher le véritable objectif de ce projet de loi qui ne serait autre que la mise en place d'un plan de maîtrise des dépenses de santé.

Il est bien évidemment trop tôt pour tirer des conclusions même si les industriels ne semblent pas si éloignés de la vérité et des véritables intentions du Gouvernement dans cette affaire.

La réforme telle que mise en place par le Gouvernement semble finalement se limiter à du cosmétique sans s'attaquer aux causes profondes des dysfonctionnements qui ont été observées dans l'affaire du Médiateur et du Laboratoire Servier.

* Ozan Akyurek
Avocat au Barreau de Paris
oakyurek@jonesday.com

Économie Turque : un nouveau tigre ?



* Eren Paykal

La croissance économique de la Turquie de ces derniers temps a attiré l'attention toute particulière des milieux financiers internationaux. Par exemple, le journal américain *Wall Street Journal*, en informant

ses lecteurs des chiffres de croissance de la Turquie au second quart de l'année 2011 (Avril-Mai-Juin) l'a qualifiée de « tigre au milieu du chaos et de la crise globale » ; la Turquie, dépassant largement, durant la deuxième période, toutes les prévisions des experts économiques en ce qui concerne les taux de croissance, a gardé son titre de « tigre grandissant de l'Eurasie. ».

En effet si nous nous penchons sur ces chiffres, l'on s'aperçoit que la Turquie a atteint un taux de croissance de 8.8% de son PNB pour le deuxième quart de 2011. Ce chiffre place la Turquie à la seconde place mondiale et à la première européenne. Si l'on veut rappeler les six premiers :

- | | |
|--------------|------|
| 1) Chine | 9.8% |
| 2) Turquie | 8.8% |
| 3) Estonie | 8.4% |
| 4) Inde | 7.7% |
| 5) Indonésie | 6.5% |
| 5) Chili | 6.5% |

Dans la même période, l'UE a connu un taux de croissance de 1.7% (moyenne de 27 pays.) D'autre part, le taux des Etats-Unis est resté au niveau de 1.5%.

Les taux de croissance des principaux secteurs économiques de la Turquie sont les suivants :

Agriculture	6.0%
Pêche	20.0%
Production industrielle	8.0%
Construction	13.2%
Commerce	13.0%

Les autorités officielles turques exposent leur satisfaction quant à ces chiffres et déclarent que les objectifs pour la fin de l'année pourront être atteints et même dépassés. Les prévisions officielles concernant le taux de croissance du PNB turc pour la fin de l'année s'élèvent entre 7% et 8%. Ils précisent en outre que ces résultats ont surtout été atteints grâce aux efforts et aux activités du secteur privé turc. Ce point de vue est partagé par les dirigeants des organisations économiques compétentes du pays.

Parmi eux, le Dr. Murat Yalçıntaş, Président de la Chambre de Commerce d'Istanbul, ayant précisé que ces chiffres étaient la preuve que la Turquie avait pu transformer la crise économique en des occasions propices grâce à des politiques économiques justes, a affirmé que la locomotive de ce taux de croissance a été le secteur privé qui n'a pas hésité à réaliser des investissements malgré les développements défavorables dans l'économie mondiale et européenne. Le Président Yalçıntaş a en outre déclaré que ces activités du secteur privé étaient aussi le reflet de la vision positive du secteur vis-à-vis de l'avenir de l'économie du pays qui accomplirait un développement pérenne durant la période à venir. Il a aussi ajouté que la croissance allait se poursuivre en 2012.

* Prof. Dr. Haydar Çakmak

* Eren Paykal



* Haydar Çakmak

Après le Moyen Orient, c'est au tour des Balkans...

Davutoğlu, le plus ambitieux ministre des Affaires étrangères que la Turquie ait jamais connu, continue à façonner la politique étrangère de la Turquie dans la ligne de stratégie et de théories du sacro-saint livre dont il est l'auteur. Avant de devenir ministre, Davutoğlu, en sa qualité de premier conseiller en politique étrangère et ambassadeur, avait apporté une contribution importante dans la détermination de la politique étrangère. Devenu ministre, il a ensuite continué à mettre en oeuvre ses politiques et stratégies, selon lui idéales et parfaites. Depuis ces trois dernières années, le ministre s'est presque entièrement efforcé de faire la médiation entre le Moyen Orient arabe et les régions troublées du monde. Avec son avion personnel et accompagné de journalistes, de professeurs d'universités, les idéalistes issus de toutes les professions qui se sont découvert une famille avec l'AKP au pouvoir, ils ont visité en long et en large les pays du Moyen-Orient, mais chacun sait quel en est le résultat. Ils ont livré sur un plateau aux Etats-Unis tous les leaders arabes avec lesquels ils étaient bras dessus, bras dessous quelques mois auparavant.

Ayant perdu tout espoir au Moyen-Orient, le gouvernement et M. Davutoğlu ont à présent pris pour cible les Balkans, et tour à tour, les ministres ont commencé à effectuer des visites dans les pays balkaniques. Au mois d'août, les Vices-Premiers ministres Bülent Arınç, Ali Babacan et Bekir Bozdağ, le

ministre des Transports Binali Yıldırım et le ministre de l'Education Nationale Ömer Dinçer, étaient dans les Balkans. Comme on le sait, le Premier ministre M. Erdoğan a lui aussi visité les Balkans au mois de juillet.

Les visites effectuées depuis quelques mois par plusieurs ministres, hauts fonctionnaires et bureaucrates sont de notoriété publique. Instaurer de bonnes relations avec les pays amis et frères des Balkans est dans l'intérêt des Turcs et des peuples des Balkans, cela ne fait aucun doute. Nous avons aussi émis cette même opinion et nos meilleurs vœux pour les pays du Moyen Orient. Nous espérons que ce qui est arrivé aux pays du Moyen-Orient n'arrivera pas aux pays des Balkans, car le Kosovo, la Bosnie-Herzégovine et la Macédoine sont des pays à risque. Une nouvelle perturbation des Balkans peut causer des tensions et de graves divisions dans le monde occidental, surtout entre les grands pays européens. Quant à la Turquie, il lui est impossible de rester neutre. Lors du démantèlement de la Yougoslavie et de la création de la Bosnie-Herzégovine, nos frères bosniaques ont subi de graves injustices. Avant que ne surgisse un nouveau problème, il faudrait déterminer de nouvelles politiques et stratégies en alternative. Quel que soit le parti au pouvoir en Turquie, il soutiendra les Bosniaques, et il le doit. Les Turcs et l'Etat turc ne considèrent pas les Bosniaques comme des étrangers. Pour cette raison, le soutien aux Bosniaques est une question nationale, tout comme Chypre et le Haut-Karabagh. Bref,

le gouvernement ne doit pas seulement baser sa politique balkanique sur la fraternité religieuse, comme il l'a fait au Moyen-Orient. Il doit accorder une importance stratégique à l'étroite collaboration qui sera établie, à l'avenir également, avec les pays et peuples contemporains aux valeurs occidentales, modernes, démocrates, amis et frères qui ont vécu à peu près 500 ans en tant que compatriotes et sous le même drapeau.

La voie naturelle des Turcs est l'Occident. Il est impossible pour la Turquie de renoncer à la prééminence du droit contemporain, laïc et moderne, au respect des droits de l'homme et à l'économie de marché libre et démocratique. Elle ne peut cultiver et développer ces valeurs qu'en restant en Occident. Ce qui ne signifie pas abandonner l'Orient, l'ignorer et ne pas entretenir d'étroites relations avec lui. Il faut éviter une politique étrangère idéologique et fanatique. Il faut instaurer une politique équilibrée fondée sur l'intérêt mutuel, dont les relations seront plus raisonnables et plus contemporaines, et ce dans le cadre d'une pensée rationnelle. La politique israélienne du gouvernement, par exemple, est totalement idéologique. Il instrumentalise l'Etat turc pour sa propre idéologie. Les Turcs n'ont pas directement de problème avec Israël. Dans le conflit israélo-arabe, le gouvernement turc peut soutenir les Arabes à cause de sa philosophie politique, mais la Turquie ne peut prendre parti dans ce problème, elle n'y est pas habilitée.

« Lire le lendemain » (Suite de la page 1)

Le reste est vendu par abonnement. *Hürriyet*, le quotidien le plus important de Turquie, se vend à 410 000 exemplaires. Celui qui réalise les chiffres de ventes les plus bas est *Hürses*, avec seulement 2.100 exemplaires.

La vente du journal le plus sérieux, *Cumhuriyet*, n'arrive pas à dépasser le cap des 51 000 exemplaires. Ce dernier, au prix d'une Lira, est le journal le plus cher.

La réussite la plus apparente est celle de *Sözcü*, qui a atteint les 241 000 exemplaires entre les 5 et 11 septembre derniers. Le tirage de ce journal, qui se vendait auparavant à 125 000 exemplaires, a connu en peu de temps une explosion suite au recrutement (le 13 octobre 2009) d'Emin Çölaşan, chassé de *Hürriyet* (14 août 2007).

Si l'on examine la une de ces quotidiens, nous voyons qu'il y a six journaux nationaux opposés au gouvernement : *Sözcü* (241 000 exemplaires), *Yeni Çağ* (52 000), *Cumhuriyet*, *Aydınlık* (43 000), *Birgün* (6 500) et *Evrensel* (5 700).

Si on les totalise, cela fait 400 000 exemplaires au maximum. Le tirage des journaux de tête, proches du gouvernement ou semblant sympathisants, est d'un peu plus de 4 millions.

En tête du palmarès des journalistes les plus lus arrivent Emin Çölaşan (*Sözcü*) et Yılmaz Özdil (*Hürriyet*). Sorte d'İlhan Selçuk contemporain, Özdil joue littéralement avec les mots.

A propos, il faut signaler qu'au prix de 40 kuruş, *Sözcü* est le quotidien le moins cher.

Nous retrouvons tantôt en Amérique, tantôt à Paris, l'ancien rédacteur en chef Ertuğrul Özkök, dont les articles intriguent tout autant qu'ils exaspèrent. Les titres de ses articles rendaient fous les lecteurs. Citons à titre d'exemples « L'homme qui regarde les hanches des femmes », « Que les Kurdes d'Afrique soient exonérés d'impôts » ou « Je suis cocu mais content », mais c'est néanmoins un auteur suivi et apprécié de tous.

Le dimanche, il y a deux journalistes qui, par leurs reportages, émergent au premier plan : Leyla Tavşanoğlu (*Cumhuriyet*) avec des sujets sérieux tels la politique et l'économie, et Ayşe Arman (*Hürriyet*) qui se charge de l'actualité et des people.

* * *

Les deux grands de la publicité sont *Hürriyet* (Groupe Doğan) et *Sabah* (Groupe Çalık). Il y a deux grandes sociétés de distribution en Turquie : Yaysat, lié principalement au Groupe Doğan, et Turkuaz, qui dépend du Groupe Çalık.

La situation des détaillants vendeurs de journaux n'est guère encourageante. Ils disent qu'ils ne gagnent que 3 % sur les ventes. Un journal vendu à environ 50 Kuruş rapporte 1,5 Kuruş au vendeur. En France, ce chiffre varie entre 19 et 30 %.

* * *

J'ai écrit tout cela en pensant à deux vendeurs de journaux. L'un se trouve à Paris, dans les Halles, à l'entrée du métro. Je le connais depuis au moins vingt ans. Il s'appelle Jean-Pierre. Chaque jour après 15 h, il tend *Le Monde* aux passants depuis 18 ans.

- *Le Monde, Le Monde...*

Le deuxième, journal à la main, crie « *Aydınlık* » chaque matin à la sortie de métro Place de Taksim, à des dizaines de milliers de personnes qui se pressent pour aller au travail. Exactement comme celui de mon enfance : je me souviens du vendeur qui déposait chaque matin de bonne heure le journal devant notre porte. Quand il criait « *Gazte* »* en arrivant dans la rue, tous les habitants du quartier étaient prévenus de sa venue. Il déposait dans les paniers pendus aux balcons des abonnés assidus, les dernières éditions des journaux qui fleuraient l'imprimerie. Grâce à une courroie portée en bandoulière, il montait jusqu'au dernier étage de certains appartements sans se soucier du poids des 150-200 journaux qu'il portait, et en livrait d'autres aux concierges.

A cette époque, il y avait aussi les journaux du soir qui étaient publiés l'après-midi. Celui qui m'intéressait le plus, c'était le journal « *Son* » avec son roman-photo *Killing* qui me passionnait, comme tout le monde. Et pour terminer, « les journaux du lendemain » que l'on vendait sur les embarcadères et sur la Place de Taksim en début de soirée... C'étaient les premiers exemplaires des éditions que l'on chargeait sur les camions pour le transport de nuit vers les provinces.

C'était quelque chose comme « Lire le lendemain » avant qu'il ne soit « demain »...

* *Gazete (Journal)*. En criant, il avale des lettres

* Dr. Hüseyin Latif
Directeur de la publication

80^{ème} édition de la foire internationale d'Izmir

La ville est en effervescence grâce à la présence d'un million et demi de visiteurs, venus participer à cet événement de renommée mondiale.



Du 8 au 18 septembre 2011, la vie smyrniote s'ajuste au rythme de la foire internationale. Dans l'enceinte du KültürPark, les exposants rivalisent d'ingéniosité pour attirer les regards, à grand renfort de stands colorés et de slogans accrocheurs chargés de promouvoir leurs produits, à l'image de la coopérative agricole Taris, qui distribue à tour de bras les verres de jus de raisin, agrémentés de sourires amicaux.

Mais loin de n'avoir qu'une visée commerciale, la foire a également revêtu un aspect politique, notamment lors de la cérémonie d'ouverture, où pas moins de vingt-six pays étaient représentés, ainsi que douze ministres.

Une troupe de danseurs de Denizli s'est chargée d'apporter une touche culturelle à cette cérémonie d'ouverture, avec la représentation d'un spectacle folklorique traditionnel. Suite à cela, les discours se sont enchaînés, centrés unanimement autour

d'un thème : la promotion de la ville d'Izmir.

Ainsi, le président du parti politique CHP, Kemal Kılıçdaroğlu, a ponctué son passage au micro d'un tonitruant « toute la Turquie est fière d'Izmir ».

De son côté, le maire d'Izmir, Aziz Kocaoğlu a confirmé la volonté de la mairie de moderniser les infrastructures de la ville, notamment par des travaux d'envergure dans le KültürPark, qui sera ré-arboré en profondeur, et aura, à terme, vocation à devenir un salon de conférence de renommée.

Parmi les autres interventions remarquées, l'Autriche, en tant qu'invité d'honneur, a fait sensation, grâce aux propos du ministre autrichien de la Jeunesse, de la Famille et de l'Economie, qui a proclamé « soutenir de tout cœur la candidature d'Izmir pour l'exposition universelle 2020 ».

Une légère altercation entre partisans de l'AKP et du CHP, lors de la prise de parole des deux ministres AKP, Nihat Ergün (industrie et techniques) et Binali Yıldırım (transport) a achevé de témoigner des enjeux politiques de la foire.

Cet événement a donc été complet sur tous les plans, tant commercial pour les exposants du salon, que politique, avec la promotion ambitieuse de la ville d'Izmir.

* Marine Messina

Les journées du patrimoine (Suite de la page 1)

Cette 28^{ème} édition des Journées européennes du patrimoine a été l'occasion rêvée pour tout le monde de pouvoir accéder à des lieux habituellement fermés ou relativement restreints au public ou encore des endroits où l'on n'aurait jamais pensé mettre un pied : édifices, hôtels particuliers, ministères, musées, etc. et même chez les concessionnaires Renault qui ont fait également Journées Portes Ouvertes.

Cette année mon coup de cœur s'est porté dans un coin peu ordinaire : le campus de Jussieu, au 24^{ème} étage de la Tour Zamansky, plus

précisément. Après une opération de désamiantage de cinq ans, la tour de Jussieu a été réhabilitée pour les personnels administratifs de l'Université Pierre et Marie Curie Paris VI. Cette imposante tour de 90 mètres, dispose d'un atout qui a de quoi sérieusement inquiéter la tour Montparnasse. Située en plein cœur du quartier latin car elle propose un panorama singulier et une vue plus chaleureuse, car moins perchée dans le ciel.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet
www.aujourdhuilaturquie.com

* Daniel Latif
Crédit photo : Jean-Marc Besacier

Vitis
Vinifera

Bonum vinum laetificat cor hominum



* Ayhan Cöner

Pinot Noir ! Sa douceur veloutée, son odeur de volupté, son intensité semblable à la flèche d'Eros qui rend amoureux, ne sont que quelques unes de ces particularités qui ont rendu très populaires les vins faits de ce raisin. Il tient son nom de sa grappe qui évoque une pomme de pin et de sa couleur foncée, et a donné son jus « beau et délicat comme un papillon » aux Romanée-Conti, Chambertin, Volnay et Clos de Vougeot. Ceux qui, voués à cet esprit, ont pris ces cépages de la région bourguignonne de la Côte d'Or pour les cultiver en Nouvelle-Zélande sont bien sûr très heureux, mais soyez certains que le Pinot Noir, moins tolérant à la variabilité du climat et des conditions de culture, accorde quand même son coup de cœur à la Côte d'Or, je pense. Il y a même des sommeliers qui l'appellent « le sexe dans un verre » ! Et ils n'ont pas tort, car si l'on traduit « Bonum vinum laetificat cor hominum », cela veut dire « le bon vin ravit le cœur de l'homme » !

D'après vous, qu'ont-ils pu emporter avec eux, ces Français qui ont émigré pour la Ruée vers l'Or, qui a commencé en 1849 avec la découverte de l'or en Californie et dont la rumeur s'est répandue en un an à travers le monde - soit l'année qui a suivi l'année de Révolution qui a commencé en France en 1847 avec la « Campagne des Banquets » et s'est terminée en 1848 avec la II^{ème} République ? Du vin et des cépages, bien sûr ! C'est ainsi que la vallée de Napa, dont la composition du terrain et le climat sont particulièrement propices, a été dévolue à la vinification à cette époque. Pour son or, la Californie a pris le titre de Golden State. Et Napa, grâce au Pinot Noir de la Côte d'Or, y a pris part ! Toutefois, même si l'interdiction de la production de boissons alcoolisées aux États-Unis entre les années 1920 et 1933 a frappé de plein fouet la production, en particulier de vin et de whisky, dès la levée de l'interdiction, ils étaient tout à fait à même de reprendre la production. Le secret de la fertilité du sol de Napa, c'est peut-être ces 13 ans de jachère. Qu'en sait-on ?

Revenons-en au Pinot Noir. On a toujours dit que le vin que contenait le Saint Graal était du Pinot Noir. Pour faire le Champagne qui a un passé de près de 300 ans, en utilisant la « Méthode Traditionnelle » ou, sous une autre appellation, la Méthode Classique, les raisins utilisés sont principalement le Pinot Noir, le Pinot Meunier et le Chardonnay.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet
www.aujourdhuilaturquie.com

* Ayhan Cöner
ayhan.coner@ritz.edu

État des lieux de la francophonie en Turquie par Ahmet Soysal...

C'est à l'Institut Français d'Istanbul qu'Ahmet Soysal nous a accueilli pour répondre à nos questions. Le philosophe francophone, passionné de littérature a ainsi pu évoquer avec nous le statut de la francophonie en Turquie de nos jours ainsi que les liens entre les littératures et les pensées turque et française.

Vous êtes né à İstanbul mais avez passé votre enfance entre Paris, Bruxelles et Beyrouth. Était-ce dû à la profession de l'un de vos parents ?

Oui, mon père était attaché de presse. A Paris d'abord, puis à Bruxelles, à Beyrouth et de nouveau à Bruxelles après deux ans passés en Turquie. Et j'ai donc commencé l'école primaire à Paris. Mes parents étaient déjà francophones, mon père avait fait des études de littérature française et ma mère avait étudié le français au lycée. A l'époque, dans les lycées publics en Turquie, on enseignait le français comme première langue étrangère et ce, à un assez bon niveau.

Donc le niveau de français n'est plus le même, que s'est-il passé ?

C'est un phénomène international. Depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale, dans le monde entier, l'anglais est devenu la langue de communication. Ça s'est encore développé avec internet. Et aujourd'hui en Turquie, l'enseignement du français n'a plus la même importance. Il y a toujours des lycées, des collèges français, mais désormais, c'est l'anglais qui prime.

Y a-t-il un intérêt de la part des jeunes pour la langue française ?

Il y a certes des gens qui viennent s'inscrire aux cours de l'institut. Ce sont toujours des jeunes, souvent anglophones mais qui viennent apprendre le français car ils sont intéressés par la culture française. Mais au niveau de l'enseignement, la langue française a régressé.

Qui est Ahmet Soysal, que répondriez-vous ?

Je me présenterais comme un auteur d'essais et d'articles philosophiques. Je vais bientôt publier mon douzième livre, un traité sur *La Logique pulsionnelle*. Je dois souligner que j'écris à la fois en turc et en français mais que pour l'instant je n'ai publié en français que des articles. Je m'intéresse particulièrement aux questions du

temps, du corps et de la relation à autrui. Mes recherches touchent aussi au domaine de la pensée politique, à l'esthétique et à la poétique. Je suis en somme un philosophe mais avec la particularité de ne pas enseigner. C'est un choix personnel. C'est lié à l'histoire contemporaine de la Turquie, au coup d'Etat de 1981 entre autres. Je fais parfois des conférences ou des séminaires dans des universités sans être cependant titulaire d'un poste. Par contre, j'ai fait des séries de séminaires plus suivis dans une institution académique privée qui n'était pas considérée comme une université car elle ne délivrait pas de diplômes. Celle-ci, qui s'appelait "Bilar" fut créée au tout début des années 90

en partie par des professeurs qui avaient démissionné en raison du coup d'Etat de 80. C'était un lieu de rencontre important pour les jeunes intellectuels et artistes de l'époque. J'ai également créé une revue, *Beyaz*, en 1982 avec quelques amis. C'était une revue pionnière en matière de traduction. Des auteurs français comme Deleuze, Derrida, Lévinas, y ont été traduits en turc pour la première fois. On publiait aussi des textes turcs de jeunes essayistes, afin de les faire connaître, on avait des collaborateurs peintres aussi. C'était donc une revue entre philosophie, poésie et peinture.

Vous faites également des traductions, n'est-ce pas ?

Oui, j'ai traduit des auteurs français comme Merleau-Ponty, Bonnefoy. Actuellement, je dirige en Turquie le programme d'aide à la publication et à la traduction du Ministère des Affaires Etrangères français qui aide chaque année à la publication et à la traduction d'ouvrages du français vers le turc. Depuis sa création en 1995, on a aidé plus de 220 ouvrages dont des traductions de Foucault, Tournier, Koltès, Quignard, Girard, Bonnefoy... Nous avons voulu aider des ouvrages qui, sans notre aide n'auraient pas eu la chance de paraître. Parce que ce sont des ouvrages de pointe, mais qui ne sont pas aisément vendables,

ce ne sont pas des livres grand public. Ces derniers n'ont pas besoin de notre aide pour se vendre. Nous tenons compte des demandes des éditeurs aussi, ils sont indépendants, mais nous pouvons les conseiller, leur proposer des titres et notre aide est une garantie. C'est inscrit dans le livre que celui-ci a reçu le soutien de la France, ça peut aider. L'édition turque est assez importante mondialement. Il n'y a qu'à parcourir les rayons des librairies pour le constater. Beaucoup d'ouvrages sont traduits de l'anglais, du français, de l'allemand, de l'espagnol, du russe, etc. Il y a une grande tradition littéraire en Turquie dans laquelle se sont inscrites



les traductions des ouvrages français, des classiques français puis les livres anglais vers la fin du XIX^{ème} siècle.

Est-ce qu'il y a autant de livres en langue turque traduits en français que l'inverse ?

Non, mais depuis quelques années on voit quelques traductions du turc au français. Le ministère turc de la culture subventionne cela. Mais ce n'est pas équilibré, il reste beaucoup de choses à faire découvrir. D'autant qu'il y a des choses difficiles à traduire comme la poésie, qui est peut être ce qu'il y a de plus intéressant dans la littérature turque.

Que pouvez-vous nous dire à propos des cafés-philo que vous animez ?

C'est au départ une initiative de M. Yann de Lansalut, le directeur du lycée NDS. J'ai accepté son invitation car il ne s'agit pas là de faire des conférences mais de participer à des discussions avec le public. Elles ont lieu dans l'enceinte du lycée Notre Dame de Sion et se déroulent en Français et en turc et c'est ouvert au public. On y discute inlassablement sur des thèmes comme l'art, la bêtise. C'est assez convivial, c'est amusant et ce n'est pas prétentieux. Et il y a parfois des étincelles, de nouvelles idées, des échanges assez chaleureux. Moi qui suis plutôt pour une sorte de philosophie rigoureuse, qui implique de travailler sur des textes, de les étudier longuement, je trouve ça intéressant, c'est humain. Tout

homme ou femme s'intéresse à la philosophie, se pose des questions. C'est intéressant de laisser cela se produire à haute voix, en groupe, ce n'est pas habituel. On peut ainsi mesurer la validité de ce que l'on dit en confrontant les points de vue. Il y a toujours des tendances. Certains sont idéalistes, d'autres plutôt matérialistes. Certains pensent à l'argent, d'autres pas.

Vous participez prochainement à un cycle sur Rousseau, de quoi s'agit-il ?

A l'occasion du tricentenaire de la naissance de Jean-Jacques Rousseau, le lycée NDS organise une série d'événements autour du thème « Rousseau et la Turquie » (colloque international, exposition, spectacles). Ce sera un peu comme une année Rousseau. Le père de Rousseau a vécu à İstanbul. Il y a comme un lien historique et Rousseau a beaucoup influencé la République Turque. Atatürk a été influencé par lui. Il a été beaucoup traduit ici, ses idées sur l'éducation ont été discutées et Emile est un livre assez important. On ne lit cependant pas beaucoup *Les Confessions*, on lit plutôt le *Contrat social*. Le Rousseau littéraire est donc moins connu que le Rousseau politique et pédagogique en Turquie.

Est-ce que la littérature française a influencé la littérature turque et les turcs en général ? Est-ce qu'il y a un ou des livres qui aurai(en)t revêtu une importance particulière ?

Tout ! Presque tous les auteurs turcs de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle étaient francophones. Ils constituaient l'élite intellectuelle d'Istanbul et de Salonique, les deux villes d'intellectuels de l'époque. Après, il y a eu une forme de germanisme turc lors de l'alliance avec l'Allemagne durant la 1^{ère} Guerre Mondiale mais ça n'a pas duré longtemps... *Aujourd'hui encore même ceux qui ne connaissent pas le Français parmi les intellectuels turcs sont généralement très intéressés par la culture française, notamment par la production française en matière de sciences humaines et de philosophie de ces cinquante dernières années. On peut citer des auteurs comme Merleau-Ponty, Deleuze, Foucault, Derrida, Bourdieu, Braudel, Lévi-Strauss... C'est ce qui intéresse le plus. C'est pour ça que l'aide que nous apportons à ces ouvrages est très importante, ça correspond à une vraie demande.*

** Propos recueillis par Marine Lagarde*

Ardan Özmenoğlu : refusée pour la Biennale

Ardan Özmenoğlu a réussi à attirer l'attention du public avec son exposition « I am not a Biennial artist » dont le vernissage a eu lieu le 12 septembre à Ekav Art Galerie. La jeune artiste exprime son mécontentement, considérant que la Biennale devient avant tout un « business » artistique, plutôt qu'un événement chargé de montrer l'ambiance de la ville et les artistes qui y travaillent. « Non, je ne suis pas fâchée que ma candidature pour exposer à la Biennale n'ait pas été retenue », dit Ardan. Le but de son exposition est simple : attirer l'attention sur les artistes qui restent en dehors de l'événement artistique en vogue.

Ardan Özmenoğlu est une artiste moderne

qui travaille sur la Turquie authentique. Ses tableaux sont faits sur des post-it car c'est un phénomène de la modernité qui l'inspire.

Elle souhaite que les étrangers qui viennent surtout pour la Biennale découvrent aussi la vie typique de la Turquie à travers ses tableaux. C'est pourquoi dans son exposition il est possible de voir le vendeur de döner kebab à côté du drapeau turc, et après passer à la série des minibus stambouliotes aux couleurs vives. En même temps, on trouve les nazar boncuk et le mot « maşallah » qui créent une atmosphère traditionnelle turque. Le jeu entre les couleurs vives et les symboles de culture de masse, c'est le

style d'Ardan Özmenoğlu. Avec un zeste d'Andy Warhol, elle présente sa vision de la vie urbaine stambouliote.

** Tsvetelina Angelova*



Un nouveau concept d'hôtels pour les amoureux de l'art de vivre à la française

Diplômé d'Assas à Paris, ce jeune homme de mère française et de père turc est aujourd'hui à la tête de plusieurs sociétés d'hôtellerie à Istanbul. A une semaine de l'ouverture de son "nouveau bébé", "Georges", Alex Varlık a accepté de nous recevoir afin de nous raconter son parcours peu ordinaire.



Alex Varlık

La passion, voilà ce que ce jeune avocat de formation est venu chercher à Istanbul. Ne se reconnaissant pas dans son métier d'avocat et après avoir essayé de créer une entreprise à Paris sans grand succès, il décide de rendre visite à son père peintre qui expose à Istanbul. Nous sommes alors en mai 2006 et, impressionné par le dynamisme économique de la Turquie, il transforme cette escapade en une nouvelle page de sa vie. C'est au gré des aventures et des rencontres qu'Alex Varlık trace son chemin.

D'abord embauché comme consultant dans un grand cabinet d'avocats d'affaires, il quitte cet emploi rapidement et commence sa quête d'un métier qui le passionne. C'est alors qu'en février 2007, il rentre en contact avec l'agence immobilière avec qui il avait traité pour son appartement et s'y fait embaucher. Il apprend le turc immobilier et le tour est joué. S'il quitte cette agence en juin 2007, c'est encore du fait d'une de ces rencontres qui rythment ses choix de vie. C'est en effet à cette date qu'il est introduit auprès des propriétaires de la chaîne de cafés « The House Café ». Ces derniers lui parlent d'un bâtiment dont ils disposent, juste au-dessus d'un de leur cafés. M. Varlık y voit de suite une opportunité incroyable. Il leur propose alors de s'associer et de créer une nouvelle société, « The House Appart ».

Le concept est simple, ils proposent des locations d'appartements tout équipés avec prestations de services tels que l'internet gratuit, le ménage, petit-déjeuner au « The House Café » le matin. Tout pour se sentir à la maison, loin de chez soi. Déjà développé sous des formes similaires à l'étranger, ce concept fonctionne à merveille à Istanbul et attire de nombreux clients de tous horizons.

Alex et ses associés passent ainsi de 6 studios au départ à 30 aujourd'hui. Grâce à ce succès, ils ont été repérés par un petit fonds d'investissement irlandais qui leur a permis d'ouvrir une nouvelle chaîne, « The House Hôtel ». Ils ouvrent alors 3 hôtels en un an et demi, à Nişantaşı, Galatasaray et Ortaköy. Nouveau succès.

Un conflit avec ses associés le pousse à quitter son poste de dirigeant en mars 2011, bien qu'il soit encore co-propriétaire de la société. Ceci n'effraie pas cet entrepreneur né qui se lance de suite dans un nouveau concept d'hôtels, « Georges ». L'idée de base est la même, proposer aux clients un endroit dans lequel ils se sen-



tent chez eux. Ainsi, on est sur des petits hôtels : 21 chambres à Galata, 30 à Sultanahmet et 43 à İstiklal (septembre 2012). Un total d'environ 100 chambres donc, mais réparties en différents endroits afin de « capter l'énergie de chaque quartier ». Pour cet amoureux de l'art de vivre à la française, le but est de faire découvrir en

Turquie certains aspects de celui-ci. Cela passe tout d'abord par le restaurant de l'hôtel, « Le Fumoir » qui proposera aux plus gourmands vins et fromages français, cuisine française, sans oublier de bons Champagne. Mais attention, l'idée est de rendre ces choses accessibles au plus grand nombre. Ça doit être du luxe accessible. C'est pourquoi M. Varlık pense, par exemple, réduire ses marges sur le champagne, taxé à 300% en Turquie. « Georges » est donc un peu plus haut de gamme mais chacun peut y trouver son bonheur en fonction de la catégorie de chambre choisie. Allant de la chambre d'hôtel classique à la suite en terrasse avec « infinity pool » donnant sur Topkapı en

passant par la « Jacuzzi suite » avec jacuzzi sur la terrasse, il y en a pour tous les goûts et toutes les bourses.

Créatif, passionné et téméraire, M. Varlık souhaite surprendre le client. Ligne de T-shirts et sous-vêtements, plateformes pour recharger les téléphones portables, iPad à disposition,... tout pour éviter le stress et l'énerverment causés pas ces inévitables oublis. De même, fini l'attente dans le hall de réception. Chez « Georges », vos bagages disparaissent dès votre 1er pas dans l'hôtel et le « check-in » se fait en chambre, lorsque le client est prêt.

Et l'aventure ne fait que commencer puisqu'Alex Varlık et son associé espèrent 5 à 10 hôtels « Georges » d'ici deux ou trois ans et pensent même internationaliser. Ils disposent en effet désormais un terrain à Rio de Janeiro. Ils ont également pour projet le lancement d'une nouvelle marque, « The Greyback », un hôtel de 100 chambres dans une ancienne fondation arménienne de la rue İstiklal. Après « en avoir bavé », comme il nous l'explique, le succès semble donc être au rendez-vous. Reste à attendre de voir comment « Georges » sera accueilli par les stambouliotes et autres voyageurs en quête de nouveauté.

* Marine Lagarde

Géraldine Filippi : « La Turquie est un pays surprenant sur plusieurs points »

Géraldine Filippi est la Directrice Déléguée aux Investissements Internationaux pour Invest in France Agency. Son parcours professionnel l'amène à vivre aux Etats-Unis, après quatre ans à Londres et trois en Espagne. Basée à Istanbul depuis un an, elle répond aux questions d'Aujourd'hui la Turquie.

Quelle est votre mission au sein d'Invest in France Agency ?

Invest in France, c'est une agence publique et son siège se trouve à Paris, mais nous sommes présents dans 20 pays dans le monde entier, on a à peu près 80 employés à l'étranger. La Russie, le Brésil et la Turquie sont les derniers bureaux que nous avons ouverts. Le bureau turc existe depuis un an, et il va encore développer sa structure. En tant que directrice déléguée, ma mission est d'aider les entreprises turques à s'implanter en France. Et je suis contente de découvrir qu'il y a un intérêt énorme de la part des entreprises turques pour s'implanter en France.

Quels sont les secteurs d'investissement qui attirent la Turquie ?

Premièrement, les relations économiques entre la France et la Turquie sont très bonnes, le commerce bilatéral se développe très bien. Le secteur préféré par les investisseurs, c'est l'automobile. Les entreprises turques qui s'implantent en France sont

majoritairement de Bursa – c'est autour de 50 %. Mais le secteur automobile et ses dérivés ne sont pas les seuls investisseurs. Contrairement aux idées reçues, il y a des entreprises turques dans presque tous les secteurs – banques, entreprises aériennes, textile, tourisme, agroalimentaire. Actuellement, il y a une quarantaine d'entreprises turques présentes en France et on travaille sur 60 projets d'investissement.

Pourquoi les Turcs investissent en France ?

Depuis un an, je travaille sur 60 projets d'investissement en France et c'est énorme. D'après moi, l'intérêt d'investir en France s'explique par sa situation géographique. Aujourd'hui quand on investit à l'Ouest, on n'investit pas dans un seul pays, mais dans la région. L'investisseur se dit : « Je veux rayonner dans toute l'Europe de l'Ouest » et alors la France a une position géographique centrale, c'est favorable. Il faut aussi ajouter que l'infrastructure française est très bien faite : finalement, ce sont aussi les raisons logistiques qui attirent les investisseurs.



Quels sont les avantages législatifs offerts aux investisseurs en France ?

Ils existent de nombreux avantages ! Le gouvernement français s'est fixé cet objectif : rendre la France plus attractive pour les investisseurs étrangers. Ainsi on a supprimé ce qu'on appelle la carte de commerçant étranger – c'était un document difficile à obtenir par les investisseurs des pays non-membres de l'Union européenne. On a éliminé en partie les visas, par exemple pour les dirigeants des entreprises. On a aussi des facilités de fiscalité qui allègent les impôts pendant les premières années d'implantation de l'entreprise, c'est la prime d'expatriation. La France a aussi un avantage important, ce sont les pôles de compétitivité qui assurent la répartition des IDE dans tout le pays. La France dispose d'un système d'aide publique très bien développé, et ce qui attire le plus les investisseurs, c'est le

crédit d'impôt recherche. Ce crédit permet par exemple de produire en Turquie, mais faire les recherches scientifiques en France - c'est une dualité qui intéresse les investisseurs turcs et qui leur offre des meilleures perspectives.

Quels sont les résultats de votre travail ?

L'année 2011 commence très bien. Si on regarde les dix dernières années, les entreprises turques ont très peu investi à l'Ouest. Mais pour l'année 2011 on a déjà cinq implantations en France. C'est le début, mais c'est un début fabuleux. Le plus grand investisseur turc en France, c'est une entreprise automobile de Bursa, basée en Champagne-Ardenne. Cette répartition prouve que nos pôles de compétitivité fonctionnent. Bien sur, Paris reste la première étape de l'implantation. C'est pourquoi on a créé un centre de commerce turcophone à Paris qui aide les entreprises à oublier les idées reçues sur les difficultés de s'installer et les accompagne dans leurs démarches. On leur montre que c'est possible de venir tester le marché, sans aucune attache. On les aide à créer une adresse française virtuelle et cela a un effet fabuleux sur leur business – la présence physique en France attire les clients et les entreprises commencent à faire des contrats ! C'est une démarche de confiance qui est importante pour les Turcs et les Français- ils aiment avoir le contact direct avec le client.

* Tsvetelina Angelova

Becoming Istanbul -90- Making of Beyoğlu



Istanbullaşmak – 90 – Yapım Aşaması : Beyoğlu

Du 13 septembre au 31 décembre 2011, S.A.L.T. La galerie SALT propose une exposition trois en un sur l'urbanisme et les transformations d'Istanbul. L'exposition centrale, *Becoming İstanbul*, permet au spectateur de questionner les éléments constitutifs de la vie stambouliote de manière interactive, grâce à des moniteurs dotés d'une

base de données, riche de plus de 400 photographies, documentaires, caricatures... En parallèle, *Making of Beyoğlu*, une série d'ateliers thématiques en turc ou en anglais, invite les participants à revenir sur des projets urbains en cours. Enfin, les conférences et visites du programme 90 viennent rythmer l'exposition, abordant des sujets divers et variés, accessibles à tous.

Aramis Kalay : l'aventure continue



Après Kadıköy et la place Taksim, c'est sur le toit de l'immeuble de la Chambre de Commerce d'Istanbul que le photographe s'est installé pour capturer vingt-quatre nouveaux clichés. Il l'avoue, "ce n'est pas toujours évident de trouver un lieu, d'expliquer son idée et d'obtenir ainsi une autorisation". Mais grâce au Dr. Murat Yalçıntaş, président de la Chambre de Commerce d'Istanbul, il a pu braquer son objectif sur l'embouchure de la Corne d'Or, lieu particulièrement propice à l'observation du mouvement

perpétuel stambouliote. Allées et venues des vapurs, bus et taxis, chassés croisés de voyageurs et autres jeux d'ombres et de lumières, tout semble réuni pour offrir à l'artiste de quoi capturer cette ébullition.

Véritable oeuvre de performance, le photographe doit rester éveillé constamment, à l'exception près de ces quelques moments de répit comme en atteste la photographie ci-contre. Mais attention, pas question de louper un cliché, l'option réveil du téléphone d'Aramis veille sur lui jour et nuit. Prochaine étape pour Aramis, trouver un éditeur afin de partager son expérience au travers d'un livre.



Toute l'équipe de la rédaction félicite notre amie et membre de comité de rédaction, Burcu B. Bayındır et Murat Dramalı pour leur belle union.

Avec tous nos vœux de bonheur.

Bedri Baykam à la Semaine de l'art à Istanbul



Intitulée « Travaux récents », l'exposition de Bedri Baykam a été présentée à la semaine de l'art à Istanbul, Art Beat Istanbul, organisée par Dream Design Fractory entre le 14 et le 18 septembre au centre d'exposition Lüfti Kırdar. Les œuvres de M. Baykam sont réunies autour du thème de la profondeur de l'esprit et la vie interne. L'artiste turc s'intéresse à la relation intérieure de l'homme, à la relation intime et à la présence féminine.



Il lie ce monde personnel avec les symboles de la culture pop. L'auteur montre la grandeur de la ville en apportant des éléments d'Istanbul et de Rome dans ses œuvres et porte une attention spéciale à la matière, pour mieux exprimer cette relation entre le monde interne et le populaire.

Istanbul, la joyeuse lyrique

En moins d'une année, la Gaîté Lyrique s'est imposée comme le lieu d'exposition parisien incontournable pour les artistes et de leurs pratiques numériques. Après Berlin, place à une déambulation dans la ville stambouliote aux allures de chaos organisé. Pendant cinq jours, la ville se dessine et se dévoile par fragments sonores, visuels et gustatifs. C'est en effet aussi l'occasion pour les curieux de se réunir durant les Raki Hours et de déguster quelques mezzes. Au cours de cette exposition, l'on retrouve les chorégraphes Filiz Sizanli et Mustafa Kaplan, l'archéologue sonore Murat Meriç, l'artiste kurde transsexuelle Esmeray, les vidéastes Canan et Güldem Durmaz ou encore l'urbaniste Jean-François Pérouse au fil de concerts, de projections, de conférence, de performances...

L'exposition Kolaj met à l'honneur la ville au travers d'un parcours des sens laissant place aux énergies complexes et contradictoires d'une mégalopole en ébullition. Les artistes apportent, au travers de leurs œuvres, un regard nouveau sur celle-ci qui se traduit par une invitation au voyage. Se laissant parcourir et se mettant à nu sous forme d'un collage, d'une mosaïque des différentes cultures qui l'habitent, la ville s'exhibe dans un concert de sonorités. L'approche plurielle, du son, du rythme et des visuels permet d'aborder la ville comme un parcours de sensations laissant l'imagination nous faire découvrir la ville et ses moindres recoins. Kolaj Istanbul c'est l'occasion d'arpenter les rues au gré des sons et arts visuels mettant en scène les milles et une facette de cette mégalopole millefeuille, insaisissable, fuyante, bruyante mais

si accueillante. L'exposition fait rejouir les paradoxes d'une ville qui ne cesse de se métamorphoser. Ses artères, ses rues, ses coins isolés sont autant de possibilités de se faire surprendre par une architecture mêlant à la fois tradition, histoire et une incroyable envie de se moderniser. Istanbul a cette particularité d'être une ville contradictoire où cohabitent de multiples antagonismes pour au final créer une harmonie originale, celle d'une ville à cheval sur deux rivages. Des mosquées qui marquent l'architecture au Bosphore majes-



teux qui fait le lien entre l'Orient et l'Occident, Istanbul puise son énergie dans ses paradoxes. Ostentatoire et discrète, elle offre une tension palpable entre la tentation d'un modernisme et l'attachement culturel pour au final offrir un équilibre inédit que beaucoup de ses pays voisins admirent.

Étourdissante et cosmopolite Istanbul est une ville en mutation continue où s'entremêlent les arts nouveaux à un souffle créatif émergent, inclassable. Ville absorbante, qui embarque dans un tourbillon effréné les aventureux à la recherche d'une aventure passionnante, elle n'a pas fini de nous surprendre.

* Ulker Akyol

PREMIUM LIFE

Designed by DİCE KAYEK

Hafif içimiyle yepyeni bir keyif...

Deux nouvelles destinations avec Pegasus

Chaque semaine, trois vols de Pegasus Airlines

PEGASUS
AIRLINES

relieront Donetsk et Pristina avec Istanbul. Les vols de la ville ukrainienne sont à partir de 79.99 \$ TTC pour aller simple et sont desservi à partir du 6 septembre. Les billets pour Pristina, la 30e destination



internationale de Pegasus, sont à partir de 29.99 € TTC pour aller simple. Les voyages commencent en octobre.

Pour réserver : flypgs.com

Istanbul, des mots aux photos

Bien sûr, ils ont répondu présent à l'invitation du centre culturel Anatolie pour participer à l'exposition et partager leur amour de la Turquie. Mais pour Thérèse et Gérard Valck, un couple de photographes, le travail n'en a pas moins été minutieux. Pendant deux mois, ils ont relu le livre du célèbre écrivain turc Orhan Pamuk, Istanbul, Souvenirs d'une ville. Plongés dans l'univers de l'auteur, ils ont sélectionné 55 photos sur les quelques 100 000 clichés qui dorment dans leurs albums depuis 1998.

A côté de chaque photographie, l'extrait du livre qui correspond. Mais attention, ces fins connaisseurs n'acceptent pas l'amalgame. « L'exposition est le reflet de notre vision d'Istanbul. C'est pourquoi nous avons fait le choix de ne proposer que des photographies en couleur ». La ville du XX^{ème} siècle fait ainsi face à celle du XIX^{ème}. Partagé entre les écrits et les visuels, il s'agit de saisir l'évolution d'une Istanbul en perpétuelle mouvance. « C'est ce qui fait le charme de la ville » explique Gérard Valck, « Istanbul est une mosaïque ».

Pour autant, rien n'indique que l'Istanbul d'aujourd'hui a fait totalement peau neuve. Dans son livre, Orhan Pamuk décrit longuement la porte coulissante, bleue indigo, du tramway qui parcourt la grande rue d'Istiklal. « Nous avons pho-

tographié cette porte. Rien n'a changé. » reconnaît Thérèse. Sans oublier les grues d'Haydarpaşa, éclairées dans la nuit.



L'exposition « Orhan Pamuk- Istanbul, Souvenirs d'une ville », est un bras tendu entre la jeune Istanbul des années 50 et la ville plus affirmée d'aujourd'hui. Chacun y trouve son compte, des plus nostalgiques aux voyageurs curieux de découvrir la Constantinople

des années 2000.

Thérèse et Gérard Valck seront à la Bibliothèque Atatürk, à Taksim, du 17 au 31 octobre 2011 avec leur exposition « Regards sur le Sud-Est de la Turquie »



Le son de chorale au bord du Bosphore



Albert Long Hall dans le campus de Boğaziçi Üniversitesi débordait le soir du 6 septembre. L'occasion ? Pour la troisième année, le club musical de Boğaziçi Üniversitesi a organisé le festival international de chorales Korofest. Pendant six jours, des concerts, des ateliers et des séminaires animaient les rencontres musicales. A la soirée d'ouverture, le spectacle de la chorale de Boğaziçi Üniversitesi a ému le public et a amorcé les festivités. Korofest est un des deux festivals de musique de chorales à Istanbul – ce type de musique est encore une nouveauté pour le public turc. Le festival est jeune, comme ses organisateurs- ce sont les bénévoles de Boğaziçi Üniversitesi, passionnés de musique, qui se dédient à l'organisation

de l'événement artistique. Et leur travail est récompensé par le succès – cette année, les participants à Korofest viennent de Hongrie, de Slovaquie, d'Allemagne et aussi de plusieurs villes en Turquie.

L'organisateur principal est le chef de la chorale, l'ancien étudiant de Boğaziçi Üniversitesi, Burak Onur Erdem. Diplômé en sciences politiques, il décide de se consacrer à la musique, et est actuellement en master de Théorie musicale. « Au début on était huit à la chorale. Maintenant on est cinquante. Ce festival est très important pour nous, puisque ce n'est pas un simple concert. Korofest est beaucoup plus – c'est tout à la fois – la musique, la chorégraphie, les rencontres, l'échange entre les participants ».



Agenda culturel du Lycée Notre Dame de Sion Octobre 2011

Elif Çağlar Quartet
5 octobre 2011 – 19h30

Auteur, compositeur et interprète, la jeune artiste Elif Çağlar, ancienne étudiante en musique de l'université de Bilgi donnera un concert le 5 octobre prochain. Elif Çağlar et ses trois musiciens (un contrebassiste, un batteur et un pianiste) nous invitent ainsi à venir découvrir son univers et redécouvrir certains grands classiques du jazz, du swing et de la pop.



Jef Giansily Quartet
7 octobre 2011 – 19h30

Deuxième événement Jazz de ce mois d'octobre, ce sont cette fois-ci un pianiste, un batteur, un saxophoniste et un contrebassiste qui proposeront un panel de compositions originales et d'adaptations de certains standards du Jazz. Ce quartet mené par Jef Giansily, artiste français enseignant à l'institut français, fait partie de la scène jazz montante d'Istanbul.



Charles Melman
8 octobre 2011 – 17h00

Ce psychanalyste, fondateur de l'Association freudienne internationale et de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes en Psychopathologies, nous propose de revenir sur les

différences entre amour et désir chez Freud et de Lacan – dont il fut l'élève. Ce fin connaisseur tentera de montrer comment l'on peut interroger et concilier l'amour et le désir selon ces deux analystes afin de ne pas se cantonner à une explication culturelle qui veut un recouvrement du désir par l'amour dans nos sociétés.

Duo Daltin-Labbé

8 octobre 2011 – 19h30

Saxophoniste et accordéoniste, Grégory Daltin et Didier Labbé proposent un concert pour les amateurs d'un jazz moderne et d'improvisations aux influences diverses. Ces deux musiciens jouiront de la compagnie de la chanteuse Ajda Ahu Giray passionnée de musique française et qui interprétera des titres en turc et en français.

Borusan Quartet

27 octobre 2011 – 19h30

Ce quartet d'instruments à archets (deux violons, un violon alto et un violoncelle) a déjà fait preuve de son talent en Turquie mais également à l'étranger comme en Suisse par exemple. Par ailleurs, ils montent régulièrement sur scène à Kadıköy et ont reçu le prix de "l'Ensemble de musique de chambre" de l'année aux "Prix de musique classique" de la revue Andante. Au programme ce 27 octobre, le Quartet en Do majeur Op. 19KV465 "Dissonance" de Wolfgang Amadeus Mozart et le Quartet en Fa majeur de Maurice Ravel.



Une Séparation

d'Asghar Farhadi, rafle tout : l'Ours d'or et tous les prix d'interprétation à Berlin et surtout l'approbation du public.

Le contexte du divorce d'un couple, donne prétexte à la mise en scène de la société iranienne où s'opposent d'une part une classe moyenne (peu croyante, moins pratiquante, plutôt occidentalisée) et une classe plus pauvre (religieuse, appliquant les commandements islamiques à la lettre). Lorsque sa femme le quitte, Nader, employé de banque, engage une aide-soignante pour s'occuper de son père atteint de la maladie d'Alzheimer. Le film bascule petit à petit dans un rouage judiciaire exaltant les valeurs fondamentales et pourtant si contradictoires de la société iranienne.

Le film est émouvant, entraîné par un jeu des acteurs époustouflant. Ce sont leur bonne et mauvaise foi, leurs colères, leur désir de pardon, leurs certitudes, leurs craintes, en somme leur humanité qui y est explorée. Même si certains passages traînent en longueur, la maîtrise de la narration est des plus appréciables. Le réalisateur réussit avec brio à faire d'un drame du quotidien un prétexte à l'analyse de la société iranienne dans laquelle il ne prend jamais parti et ne donne jamais aux spectateurs les clés d'interprétation. Il place d'ailleurs astucieusement le public dans une

position de juge dès l'entame de l'intrigue. En effet, au début de l'histoire, la jeune femme Simin appartenant à la classe moyenne urbaine, professeur d'anglais, souhaite quitter Nader pour partir au Canada. Elle y espère une vie meilleure pour sa fille. Le divorce est prononcé mais son désormais ex-mari refuse qu'elle emmène leur fille de 10 ans. Cette première scène trilogique où, devant un juge - qu'on ne voit jamais, les personnages sont face caméra, face à nous, donne le ton sur la tension qui nous attend.

En alternant habilement des scènes familiales déchirantes et des scènes de violences et de désespoir, le réalisateur nous maintient en haleine tout au long du film. Les personnages incarnent des typologies de citoyens, dans cette lutte des classes traitée avec un incroyable réalisme, avec leurs contradictions et leurs difficultés mais sans jamais tomber dans la caricature. Ils sont le miroir d'un pays antinomique et fragmenté entre modernité et conservatisme. Bien que cette histoire se déroule en Iran, on se rend finalement compte qu'elle pourrait aussi être la nôtre, entre nos tiraillements du quotidien, nos inquiétudes et surtout, nos aspirations à une vie meilleure.



Changer le cliché du photographe avec Pinar Demiral

Pinar Demiral est libérée de la contrainte d'un emploi fixe et d'une maison où retourner. Elle résume sa vie tout simplement : « Je veux combiner la photographie, le cinéma et le voyage, ce sont les trois choses qui me rendent heureuse ».

Pinar est artiste. Dire qu'elle est uniquement photographe, cinéaste ou organisatrice d'ateliers serait une restriction pour elle. « J'ai étudié le Management des institutions culturelles à l'université. Cela me permet de regarder plus librement, sans cadre et de disposer de plus d'outils pour m'exprimer ».

La vie artistique de Pinar Demiral commence dès le lycée. Elle avoue avoir toujours eu un penchant pour l'esthétique, les couleurs et l'image. Elle commence par faire du théâtre, puis peu à peu, se lance dans la photographie. Un jour, elle trouve une caméra oubliée dans le café où elle travaille. Personne ne vient chercher l'appareil, et au final ses collègues décident d'un commun accord qu'il lui revient de droit. « J'ai commencé à acheter des pellicules, à faire des photos et à aimer ce que je faisais ». Ses amis qui font du cinéma l'encouragent, ils trouvent ses photos intéressantes. Par la suite, les photos et le cinéma se mêlent dans la vie de Pinar, et elle devient curieuse pour la production artistique et pour l'art dans toutes ses dimensions.

Son compagnon, Miguel, est son alter ego. Ce jeune Portugais diplômé en droit fait du théâtre et du cinéma. « Il est comme moi » dit Pinar. Les deux amoureux cherchent des projets pour travailler ensemble et voyager autour du monde. Un jour Pinar voit une publicité pour un concours recherchant un couple aimant voyager, dans le but de

concevoir un dossier de voyage. Ils préparent une vidéo et gagnent *Iste benim tatilim...* Ce projet les amène dans plus de 25 pays, où ils racontent en images et vidéos les lieux qu'ils visitent. « On est devenu riches pour sept mois et c'était génial ! Je suis allée dans des pays où je n'irais jamais toute seule car c'est très cher ou très difficile. C'était le projet parfait pour nous deux car nous avons voyagé et nous avons fait des photos – tout ce que nous aimons ! » raconte Pinar. Mais elle avoue que ce n'étaient pas les vacances malgré le titre trompeur. « Il fallait se lever chaque matin et aller faire des vidéos, des photos, visiter des monuments, puis éditer et écrire dans la soirée. C'était vraiment chargé ». La seule chose que Pinar regrette est le statut de touriste qui lui était attribué malgré elle dans les endroits visités. Ce n'est pas son rôle habituel.

Pinar Demiral trouve son inspiration dans la nature, dans les coins lointains. Elle pense partir en Australie et travailler dans une ferme écologique pour observer la nature. « Ce lien avec la nature je l'avais oublié. J'adore Istanbul et j'ai toujours aimé la ville jusqu'au moment où je suis partie il y a trois ans déjà... Après avoir vécu dans la nature, je ne peux pas retourner ici. Je sens comme mon corps et mon esprit deviennent malades dans la grande ville. Et je ne rencontre que des gens malheureux qui ne sont pas satisfaits de leurs



vie et je les comprends très bien – j'étais la même avant de partir ». Un des endroits préférés à Pinar c'est Mardin, près de la frontière syrienne. Elle a habité là pendant huit mois pour organiser le festival d'art appelé

Cultural caravan in Mesopotamia. Ce projet de la Commission européenne cherche à propager le respect de la diversité. Elle a organisé des ateliers, des parades, des spectacles qui ont touché les enfants de la ville. « La région de Mardin est une

région vraiment très isolée à cause de géographie. Et les enfants de Mardin n'avaient jamais vu les arlequins ou les jouets comme ceux que nous avons apportés pour eux, ils étaient surexcités ! » se souvient Pinar. Suite au succès de ce festival, elle a eu la proposition de le transformer en un événement

annuel et elle travaille actuellement sur ce projet.

Pinar aime être libre et travailler sur les idées qui l'intéressent. Pour l'instant elle n'a pas d'adresse fixe, et elle pense revenir souvent en Turquie pour réaliser des projets. Elle trouve qu'Istanbul s'ouvre à l'art, et que depuis dix ans, la ville est beaucoup plus ouverte aux artistes. En plus, il existe déjà le public stambouliote qui va au théâtre, au cinéma, qui apprécie l'art même si cela reste une partie minoritaire. « Ce qui est difficile en Turquie, c'est d'avoir les financements pour les projets artistiques. Et on a tellement de choses à photographier, à découvrir, à montrer ! ». Cependant Pinar réussit à gagner sa vie en faisant des photos depuis plus de six ans. A la question de savoir si elle organise des expositions, elle répond qu'elle ne considère pas ses photos suffisamment bonnes pour cela. « Moi, je suis heureuse de voyager et de faire des photos, vous pouvez les voir sur Internet, c'est tout ». Elle dit qu'elle fera une exposition un jour, quand elle en aura le fil conducteur en tête. Jusque là, elle veut améliorer ses capacités à capter la vie et les gens dans leur quotidien.

* Tsvetelina Angelova



Monsieur Bekir : l'intendant hors pair du Palais de France

C'est dans un cadre somptueux que nous avons été accueillis par Monsieur Abubekir Emik (communément M. Bekir), maître d'hôtel au Palais de France d'Istanbul, cet homme sympathique, arborant fièrement la Médaille d'Honneur des Affaires Etrangères - échelon bronze - que son Excellence Monsieur Bernard Emié, Ambassadeur de France en Turquie, lui avait décernée le 11 mars dernier en remerciement de ses services rendus à la France.

M. Bekir est l'intendant du Palais de France depuis 1987, une longue expérience qui lui a permis de faire la connaissance de nombreuses personnalités. « J'ai servi environ douze des ambassadeurs français qui se sont succédés au Palais. » Avant d'accéder à cette fonction d'intendant, il travaillait au

sein de la Sécurité Sociale de Turquie. Un de ses amis, alors tenant du poste de maître d'hôtel du Palais de France, lui avait parlé de son emploi et suggéré de prendre sa place après son retrait. Sans hésiter, M. Bekir postule pour le poste, et commencent alors des années de travail au service de la France.

« Je m'occupe de tout, de l'entretien du Palais à l'accueil des invités » nous dit-il. Et c'est à la tête d'une équipe de trois personnes qu'il veille à ce que les personnalités en visite – et parmi elles ministres, ambassadeurs et consuls – soient accueillies au mieux. Ses responsabilités s'étendent également aux

cérémonies officielles, à l'instar du 14 juillet célébré au Palais de France le mois dernier durant lequel il a « personnellement veillé à ce que les tables auxquelles siégeaient les autorités locales soient parfaitement préparées ». M. Bekir parle de son expérience avec enthousiasme : « C'est pour moi un honneur de travailler au Palais, au service de la France ». Il lui a d'ailleurs été donné de rencontrer de nombreuses personnalités de marque, telles le Président François Mitterrand. Passionné par son travail, ses années de service l'ont familiarisé



Abubekir Emik

avec la culture française à laquelle il était étranger avant son arrivée. « Mes bonnes relations avec les ambassadeurs et les consuls m'ont donné la possibilité d'apprendre beaucoup sur la France, sa culture, son histoire, sa langue », nous confie-t-il, déclarant qu'en tous points de vue, Turcs et Français se ressemblent beaucoup. Il ne lui a donc jamais été difficile de s'intégrer au Palais : « Tout cela me rend d'autant plus heureux de travailler ici ». C'est sûrement pourquoi, quand nous l'interrogeons sur son futur, M. Bekir nous dit ne pas envisager une seconde de quitter le Palais de France : « Je ne quitterai le Palais que pour ma retraite. »

* Blanche Varlet

Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455

Traverser la Chine en caravane ; journal de bord

Je me souviens en mai dernier à Istanbul d'une interview, que l'on avait mené avec Hüseyin Latif, durant laquelle notre interlocuteur assurait : « La Chine, nouvelle grande puissance mondiale, il faut en avoir peur! Ils sont beaucoup vous savez, et ils nous mangeront demain! ». J'étais sortie en riant; pensant que tant de préjugés et de légendes survolent ce pays, et que les généralisations sont toujours mauvaises. A vrai dire, la Chine, c'est tout autre chose - il faut l'avoir vue, vécue et traversée d'Est en Ouest pour en avoir ne serait-ce qu'une toute petite idée. Ainsi, quelques semaines après, décidant de passer mon été à découvrir l'Asie, je m'envolais pour Ulan Baator. Le voyage fut excitant, fatiguant, plein de rebondissements et de bonnes galères – comme toute aventure se doit de l'être. Seulement cette fois-ci, j'avais un plus: un camping-car. Ainsi, d'Ulan Baator en Mongolie, avec Sascha à mes côtés, un rayon de soleil et de bonne humeur, nous avons traversé en voiture la frontière sino-mongole, puis la Chine en 40 jours d'Est en Ouest, de Pékin à Kashgar, jusqu'à la frontière sino-kirghize.



A partir d'Ulan Baator, il faut 5 jours pour traverser le Désert de Gobi et atteindre la Chine par la frontière terrestre. C'est en fait une bonne introduction pour poser ses pieds en Chine; en effet, après tant de jours dans le désert, seuls à parcourir les steppes et les routes de sable, la poussière et les tempêtes dans les narines et les oreilles, c'est un grand soulagement que d'apercevoir au loin dans la nuit un îlot de lumière, signe de vie humaine, et marquant le début de l'objectif Chine. Sortir de la Mongolie par le Gobi pour entrer en Chine par le Nord; rien de plus facile! L'accueil par les gardes frontières nous a réchauffés, ils ont été très souriants et bien évidemment curieux et surpris de voir passer deux étrangers à cette frontière-là.

Mes premières impressions de la Chine ont été simples: un paysage et une ambiance comme dans Tigre et Dragon de Ang Lee (la région Nord de Pékin est très humide, avec des montagnes très vertes, fleuries et de la brume), des centres villes aux rues parfaites et des gens souriants et bavards. Les premiers jours sont aussi ceux où on découvre la cuisine chinoise épicée, tout à fait délicieuse, mais vraiment épicée. Difficile, surtout que dans les supermarchés c'est tout aussi amusant: des pattes de poulet en bonbon, des oeufs noirs sous plastique dont la traduction du nom chinois donne « oeuf de mille ans », des chips que l'on peut acheter à l'unité et du thé lipton au nom de Buddha. Un vrai monde à part! C'est ce qu'explique aussi la photographe Christina Lionnet qui a

parcouru les routes de Chine pendant plus de 5 ans et photographié toutes ces « choses chinoises » qui sont « d'innombrables objets, ternes ou colorés, clinquants ou râpés, beaux ou laids, qui forment le paysage visuel chinois et une masse grouillante de choses nouvelles et inconnues lorsque l'on pose la première fois ses pieds sur le sol chinois ».

Premières impressions riment aussi pour moi avec administration. En effet, vouloir traverser la Chine en camping-car n'est pas si simple que l'on pense; en théorie nous avions déjà plus ou moins une idée de la route à prendre, mais en pratique il a fallu négocier avec les autorités chinoises. Il faut savoir qu'aucun étranger n'est autorisé à voyager avec son propre véhicule sur le territoire s'il n'est pas accompagné d'un guide, un « guide » qui informe la police locale de chaque position où nous nous trouvons et de ce que nous faisons exactement. Et puis certaines zones sont interdites, comme lorsque nous avons voulu passer au Nord du Tibet, ou bien, plus particulièrement, dans le Xinjiang, foyer de tensions ethniques et de mouvements indépendantistes, ainsi que dans la région Pamir à la frontière avec le Tadjikistan et le Pakistan où nous avons été escortés par des gardes qui surveillaient aussi les alentours pendant la nuit. Mis à part ce danger permanent et officiel que représente le terrorisme pour le gouvernement chinois, nous avons pu apprécier l'hospitalité de ses habitants et admirer paisiblement les paysages époustouflants du Pamir.

D'après les statistiques de l'Ambassade de France à Pékin, la Chine est la 4ème destination touristique au monde, et il faut dire que pour les visites, il y a de quoi voir! Pour ma part, je me suis initiée à l'Opéra de Beijing qui fut une révélation! Ces voix étranges, ces costumes colorés mêlés à ces danses psychédélics; on a l'impression d'entrer dans un état second. A Xian, il faut faire un tour à la Grande Mosquée, la plus vieille mosquée du pays qui fût construite par les marchands arabes de la Route de la Soie et dont les membres du peuple Hui sont aujourd'hui les descendants. Aussi, les fameux moines Shaolin qui sont capables en un mouvement de Kung-fu de faire un trou dans une vitre à l'aide d'une aiguille. Et bien évidemment, les incontournables temples bouddhistes de la Montagne Sacrée Wutai, patrimoine mondial de l'UNESCO, où on peut encore ressentir la spiritualité d'une croyance ancestrale en la superstition et les Esprits.

Puis ce fût Beijing. Mais contrairement à ce que je m'étais imaginé, cette partie du voyage n'a pas été vraiment spectaculaire: manger au DaDong Restaurant le meilleur canard laqué qui est en passant une grande spécialité pékinoise, se promener sur la grande avenue Wanfujing et faire du shopping à Zara, goûter aux brochettes de scorpions grillés, acheter un nouvel appareil photo Nikon, passer au garage pour réviser la voiture, être invités au dîner-spectacle sur l'Empereur de la Dynastie Ming dans lequel on apprend qu'il faisait des rêves érotiques, se perdre sur les grandes rues qui ressemblent à des autoroutes, boire une bière dans un petit bar du coin, se



promener à travers les passages et ruelles des hutongs- ces habitations typiques pékinoises et admirer la vue sur les buildings les jours de brume.

Non, les villes ne sont pas si intéressantes pour comprendre l'ampleur de ce qu'est la Chine; ce qui est vraiment marquant c'est de parcourir les routes de campagnes, et de partager des simples moments avec les habitants des petits villages industrialisés, d'observer les travailleurs dans les mines de charbon, les femmes à la bouche et au nez complètement couverts d'un foulard car labourer les champs c'est poussiéreux, les tracteurs transportant des familles entières, ces regards dans lesquels on ressent la dureté du travail et ces sourires qui disent bienvenue, les petites grand-mères sur leur vélo dès le lever du jour et ces énormes camions de 15 tonnes de marchandises empruntant aussi la même route, les paisibles champs de riz, les usines rouillées par-ci par-là, et les écoliers en uniforme faisant des coucous et criant des « hello ».

Tous les jours, durant plus d'un mois, nous avons ainsi parcouru tous les deux, 400 km par jour en moyenne, sous la pluie ou sous le soleil cuisant, des routes de boue et de crevasses, pour se rendre mieux compte au fil des kilomètres de la diversité des régions du pays; diversité des terres et des climats, mais aussi culturelle et linguistique. Cette mosaïque des peuples est tout à fait surprenante, elle se compose des 26 régions et provinces du pays: Chine rurale, Chine citadine, Chine tantôt bouddhiste tantôt musulmane ou encore chrétienne, Chine nomade, Chine ouïghoure ou bien tibétaine. Cette richesse humaine représente pour moi l'authenticité de la Chine qui en fait un endroit unique au monde: un endroit contrasté aussi et multiforme qui relève du défi pour qui veut tenter de la simplifier ou de l'uniformiser.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuilaturquie.com

* Notre envoyé spécial Sabrine Balim sabrine.balim@gmail.com



Istanbul, étoile montante parmi les capitales de la mode ?

Du 7 au 10 septembre dernier, Beyoğlu a revêtu ses plus beaux atours afin d'accueillir la 5ème édition de la Fashion Week d'Istanbul. Durant ces quatre jours placés sous le signe de la mode, pas moins de vingt-deux créateurs et cinq marques de prêt à porter ont pu dévoiler leur collection printemps-été 2012 devant 30 000 passionnés ou simples curieux, 250 journalistes étrangers, avec des grands noms comme Vogue, Elle ou Marie-Claire ainsi que de nombreux acheteurs potentiels. Une plateforme idéale pour les jeunes créateurs.



Comme a pu nous l'expliquer Mme Banu Köryürek, membre du comité d'organisation et consultante auprès de marques de prêt à porter, l'organisation de la Fashion Week se devait d'être un véritable travail de groupe. Les créateurs, les associations comme la Fashion Designers Association, l'Istanbul Fashion Academy, ainsi que les sponsors avaient de ce fait pour but de s'inscrire dans un projet culturel et artistique unique. Le mot d'ordre cette année ?

Les créateurs au premier plan. L'objectif premier d'une Fashion Week est en effet de faire connaître les jeunes créateurs qui y participent et de leur offrir l'opportunité d'être présentés à la presse et aux investisseurs. Tout a donc été mis en oeuvre pour attirer l'attention sur les créateurs : discrétion des sponsors, logo plus sobre que les années précédentes... Et les créateurs le lui rendent bien ! Malgré une timide apparition à chaque fin de défilé, ce sont des jeunes gens dynamiques, ambitieux et prêts à s'investir pleinement pour la mode turque, et pour leur pays de manière plus globale, qui ont accepté de répondre à nos questions. M. Özgür Masur, créateur turc, habitué de la Fashion Week d'Istanbul et très attendu des fashionistas, nous précise ainsi que pour lui, la version stambouliote vise un objectif encore plus large. En effet, il s'agit surtout pour l'instant de "faire connaître la mode turque en général". Un vent d'air frais dans le monde de la mode. Les congés de la fin du mois de Rama-



dan obligent, les organisateurs n'avaient d'autres choix que de choisir cette deuxième semaine de septembre pour la Fashion Week, risquant ainsi de se faire voler la vedette par son aînée new-yorkaise. Pour B.Köryürek, cela n'a en rien affecté l'édition stambouliote, "cela dépend de ce que les gens recherchent. S'ils souhaitent voir quelque chose de nouveau,

de différent, alors ils viennent à Istanbul". D.Kaprol affirme quant à elle que les acheteurs étrangers et la presse partagent entre les deux événements, assistant ainsi deux jours à l'un puis deux jours

à l'autre. Ce hasard du calendrier ne semble donc pas avoir perturbé les festivités grâce notamment aux organisateurs et créateurs turcs qui ont su se démarquer et donner du sang neuf au monde du prêt à porter. Ceci notamment car les contemporains parviennent à mettre leur héritage culturel parfois très ancien au service de leur art, rendant ainsi leurs créations particulièrement authentiques. Et ce n'est que le commencement

La mode, ou du moins les codes de l'habillement sont très prégnants en Turquie et ce, depuis bien longtemps. Comme nous l'explique B.K., il y a tout d'abord ces lois, annexées à la Constitution turque qui dictent certaines règles en la matière. Mais cela remonte encore plus loin puisqu'avant cela, sous l'Empire Ottoman, les vêtements servaient de marqueur social. Un seul regard suffisait pour deviner l'identité, la fonction d'une personne. Selon elle, c'est la raison pour laquelle la mode a pris cette importance en Turquie. Elle permet à chacun de s'exprimer, d'affirmer sa propre identité par ses vêtements, quel que soit son statut social. Par ailleurs, la dynamique industrie textile turque constitue un atout considérable. Que manque-t-il, dès lors, à cette organisation pour pouvoir jouer à armes égales avec Milan, Paris, Londres et New York ? Tous s'accordent à dire que l'évènement doit s'internationaliser pour prendre encore plus d'ampleur, ce qui signifie plus d'acheteurs étrangers et surtout de faire venir des créateurs étrangers. Les organisateurs semblent confiants à ce propos. Selon B.K., leurs voisins du Moyen-Orient pourraient être des partenaires intéressants et ils ont été récemment contactés par leurs homologues berlinois à propos d'un éventuel échange entre créateurs turcs et allemands.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuiturquie.com

* Marine Lagarde

Escapade au château avec Deniz Kaprol

Jeune styliste turque spécialisée dans la bijouterie et la confection d'accessoires, Deniz Kaprol nous a ouvert les portes de son atelier du quartier chic de Nişantaşı afin de nous parler de ses créations et du secteur de la mode en Turquie et plus particulièrement à Istanbul à quelques jours de la Fashion Week.

Où avez-vous étudié le design ?

A New York au Fashion Institute of Technology. J'ai choisi le FIT car c'est une université dans laquelle on reçoit un enseignement artistique, mais on y étudie également le marketing et les questions financières. Ils donnent un point de vue plus commercial.

Comment ces années à l'étranger ont-elles influencé votre vision de la mode ?

Quand vous voyagez, ça bouleverse votre vie, ça change votre vision du monde, ça vous fait réfléchir et tout cela vient nourrir votre art. A New York, vous pouvez rencontrer des personnes venues des quatre coins du monde et ayant des points de vue différents. Ces quatre années m'ont vraiment beaucoup apporté. Ça a été une expérience inoubliable !

Qu'est-ce qui vous a poussée à rentrer en Turquie ?

Ma famille ! Il arrive un moment, dans la vie d'une personne, où l'on doit prendre une décision. En Turquie, on dit « plonge tes racines là où tu es ou reviens plonger tes racines dans ton pays ». Et je voulais vraiment élever mes enfants dans mon pays. C'est donc pour cela que je suis rentrée. Et je ne l'ai jamais regretté.

Vous êtes spécialisée dans les bijoux et accessoires. Comment expliquez-vous ce choix ?

Les matériaux ! Car il y a deux différences entre les vêtements et les bijoux. Tout d'abord, un vêtement n'est pas un objet contrairement aux bijoux. J'adore les ob-

jets. Et les vêtements peuvent vieillir, après un certain temps, tandis que les objets ne vieillissent jamais. Et ensuite, j'adore travailler sur les matériaux comme l'argent les pierres, l'or, les diamants qui me surprennent à chaque fois. Mais avec les vêtements, je n'ai pas les mêmes sensations. Bref, un objet peut transcender les générations. On peut l'offrir en cadeau et le porter des années et des années durant. Mais avec les vêtements il n'en va pas de même.

Je crois également que vous êtes la première créatrice à faire un défilé uniquement avec des bijoux et accessoires à la fashion week d'Istanbul ?

Je suis même la première au monde ! Il y a eu, bien sûr des défilés pour des bijoux et accessoires sur la scène internationale mais personne n'a encore présenté sa collection aux côtés de créateurs de prêt à porter. J'ai essayé de convaincre les gens qu'un défilé pouvait être monté pour présenter une collection de bijoux. Et quand ils m'ont dit « OK ! Vous pouvez le faire », j'ai tout préparé en trois semaines.

Quel est le nom de cette nouvelle collection ?

Ça s'appelle « The castle », c'est inspiré du livre de Kafka. Ça parle de choses qui se passent dans l'esprit d'une personne, dans l'esprit de n'importe qui. Et j'invite les gens, avec cette collection, à rencontrer ces créatures qui résident dans leur esprit.

En dehors de votre travail en tant que créatrice, vous êtes membre de plusieurs associations, n'est-ce pas ?

Oui. Je suis membre du Conseil d'Administration de la Fashion Designers Association (FDA) et vice présidente de la « Fashion and ready to wear association of Turkey ». Ce qui veut dire que je prends part aux discussions sur tous les projets. Et je suis également professeur à l'Université Teknik d'Istanbul (ITU). Il se trouve que le FIT est entré en collaboration avec l'ITU, et y a ouvert une faculté de design. Cela me plaît beaucoup ! J'adore enseigner car j'aime partager les choses que j'ai vues, les choses que

je connais et les choses que je ressens. C'est pour cela que je fais des défilés.

Parlons maintenant de la semaine de la mode d'Istanbul. Qu'est-ce qui différencie, selon vous, Istanbul des autres capitales ?

A vrai dire, la Fashion Week d'Istanbul est encore un bébé. C'est la 5ème édition. Donc nous allons nous améliorer, bien sûr. Nous



avons des faiblesses mais, nous avons également des atouts. Aujourd'hui, les grandes enseignes dominent l'industrie de la mode. Elles achètent aux mêmes endroits, se fournissent en accessoires auprès de la Chine et produisent en millions d'exemplaires. Le monde entier voit ainsi la même chose, aux quatre coins du monde. Mais recherche désormais des créations plus particulières, plus personnelles, voire quelque plus ethniques, plus culturelles. Et je pense que nous pouvons proposer cela. Car nous sommes dans un pays, et plus particulièrement à Istanbul, dans une ville où les cultures orientale et occidentale se mélangent. On retrouve certainement ce mélange dans nos créations.

Quels peuvent-être les points communs entre les semaines de la mode ?

En termes d'importance économique, ça peut avoir le même impact que dans les autres villes. De même que les liaisons et moyens de transport, la vie sociale, le contexte culturel, historique... Istanbul n'a rien à envier aux grandes capitales à ce niveau là. Et si l'on se place du côté de l'industrie textile, la Turquie exporte depuis de nombreuses années.

* M. L.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuiturquie.com

